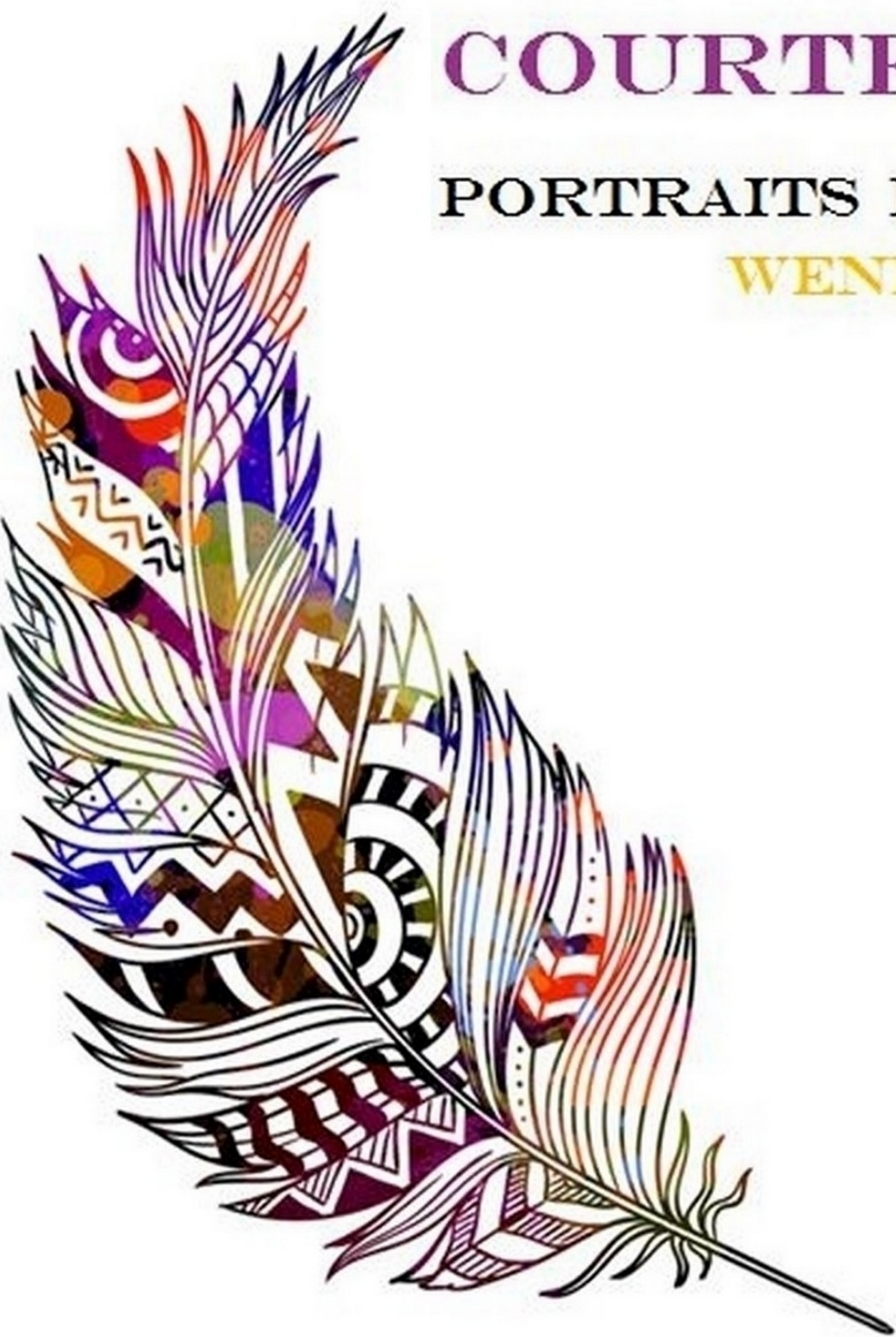


Julie Grenon-Morin

COURTEPOINTE

PORTRAITS DE FEMMES À
WENDAKÉ

Nouvelles



Julie Grenon-Morin

Courtepointe

Portraits de femmes à Wendaké

© Julie Grenon-Morin, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0949-2



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère

Préface

Par cette courtepointe de portraits, je souhaite donner une voix à des femmes de Wendaké, dépeindre au plus près la réalité telle que je la perçois, raconter l'interaction entre Autochtones et non Autochtones, moi qui ai grandi à proximité de ce village.

Je suis une métisse de cœur, sinon de sang. Mes liens avec les Amérindiens, si je me fie à mon arbre généalogique remontant à mes plus vieux ancêtres établis au Québec, sont très lointains. Pourtant... Pourtant, de cœur et d'esprit, je m'en sens proche. Bien sûr, depuis toute petite, je m'imagine vivre comme eux, en harmonie avec la Nature. J'ai été influencée par la communauté wendate de par la proximité de l'endroit où j'habitais, enfant. Déjà, à la garderie et à l'école primaire, j'avais côtoyé nombre d'entre eux. Je croyais alors qu'il était normal de voir les Amérindiens comme des égaux.

Wendaké. Une réserve d'«Indiens», disent certains. Sauf que les Hurons-Wendats ont su se fondre au décor (hélas, peut-être) tout en conservant leurs profondes traditions millénaires. Cette communauté est d'ailleurs la seule de confession catholique du Québec et le français, suite à la colonisation, est la langue de tous les jours. En sillonnant les rues de Wendaké, on constate rapidement que les touristes y sont, pour le moins, bienvenus. Au-delà des apparences, la vérité est plus complexe. Ce peuple s'affirme, mais discrètement. On ne doute pas qu'au fond d'eux brûle le feu de leurs ancêtres, mais ils apprécient aussi le confort de la vie moderne. Ainsi, les Wendats vivent à la québécoise et il est souvent difficile de voir les différences qui nous séparent. Voilà en tout cas la vision que j'ai, celle que je souhaite partager ici. Je ne souhaite ni tomber dans le folklore ni dans la critique ou le jugement. Je fais ici appel à l'enfant en moi qui voyait en la communauté de Wendaké une sœur.

Voilà donc le récit quotidien de quatorze femmes, tout âge confondu. Leurs traditions mais aussi la vie moderne l'imprègne. Chaque histoire

s'attarde ces personnages forts, parfois tirillés par leur identité ou par les aléas de la vie. Elles sont parfois des artistes, souvent des lectrices, elles sont métissées ou non. Fortes et douces, jeunes ou vieilles ou entre les deux, elles portent en elles la voix de leurs origines. Malgré tout.

OREGUA
Miroir

Octobre 2006

De retour de l'école, Oregua Sioui claque la porte d'entrée. Dans tout le rez-de-chaussée, elle traîne sa colère, puis monte en trombe se réfugier dans sa chambre. En quête de réponse, elle saisit son livre du moment avant de s'affaler sur son lit. À cet instant, le monde autour d'elle s'évanouit et se tait. Enfin.

Oregua a vu filer le mois d'octobre à folle allure. Plus que quelques jours avant l'Halloween. En se promenant dans Loretteville, tout près, pas moyen de s'y tromper. D'année en année, les commerçants de la rue Racine, rivalisent d'ingéniosité pour fasciner leurs clients. Les boutiques sont décorées en orange et en noir et les ruelles arborent d'ignobles sorcières, des diables rouges comme l'Enfer, des fantômes des temps anciens, etc. Le soir du 31 venu, cette rue sera prise d'assaut par des enfants devenus des dragons, des princesses, des fous du roi ou autres. Mais, pour la première fois, pas par Oregua.

De son côté, sa mère Anna s'équipe de sacs de croustilles, de minibarres de chocolat et de réglisses en sachets pour accueillir la déferlante infantine. La femme de trente-cinq ans anticipe toujours avec un cœur d'enfant cette célébration. La petite Juliette, leur voisine, a fait part à Oregua et à sa mère depuis juillet (rien de moins) de son choix de costume. Pour l'heure, Oregua se fout de la terre entière.

Séquestrée dans sa chambre depuis plusieurs heures, elle entend sa mère monter. Anna frappe à la porte. L'adolescente baisse le son de sa télévision avant de venir ouvrir. Sa mère apparaît devant elle. « Je voulais voir comment tu allais.» Pas de réponse. Oregua demeure de marbre. «J'aimerais aussi savoir si je dois ressortir ton costume de fée. Je peux aussi t'en acheter un autre, si tu veux.»

Oregua laisse entrer sa mère dans sa chambre mansardée. La jeune fille possède peu de choses, de toute façon. Particulièrement à l'ordre pour

son âge, elle maximise l'espace qui lui est alloué. La petite quantité de vêtements dont elle dispose est sagement pliée dans les tiroirs ou accrochée dans la penderie. Elle conserve ses murs d'un blanc immaculé vides, à l'exception d'une photo de famille encadrée, le seul vestige du passé auquel elle tient, et d'une affiche des châteaux de la Loire.

Un des épisodes de la série qu'Oregua et sa mère adorent, *Sex and the City*, passe en version française au petit écran. En fine connaisseuse, Anna s'extasie :

« Oh ! C'est l'épisode où Carrie achète son appartement, dans la saison quatre. Je l'adore, celui-là !

– Ouais, je sais pas trop... »

Anna demeure perplexe. Oregua sait bien qu'elle fait languir sa mère. L'adolescente de quatorze ans poursuit :

« Et pour l'Halloween, on a la permission de nous déguiser, mais ça ne me dit rien. J'ai dépassé l'âge de me prendre pour une autre... »

Oregua comprend que son ton maussade achève de surprendre Anna.

« D'accord, mais pas la peine de te fâcher. C'est juste que, les autres années, tu raffolais de cette fête...

– Je ne suis plus cette petite fille-là... »

Anna se tient là, coite, et observe autour d'elle. Oregua la fixe d'un regard sombre.

« Ah oui !, se souvient Anna tout à coup, ça te plairait d'entendre le nouveau texte que j'ai écrit ? Tu me diras ce que tu en penses.

– Tu n'écris plus depuis que papa et toi êtes séparés...

– Oui, je sais, mais je suis prête à me relancer. Alors, ça te dit ?»

En adolescente entêtée et un peu rebelle à l'autorité, Oregua ne montre pas qu'elle se réjouit de l'initiative de sa mère. En réalité, ce n'est pas pour déplaire à la jeune fille un peu perdue qu'elle est. Mais ça, elle ne

l'a jamais avoué... Si tout pouvait revenir comme avant!

« Eh bien, cette fois-ci, je situe mon conte à Cap-Saint-Ignace.

– Ah ! C'est nouveau, intervient la fille, qui connaît les créations de sa mère sur le bout des doigts.

- En effet. Je l'ai appelé "Les épis de la nouvelle Lune"», explique la conteuse en prenant place devant le lit simple.

– Je compte sur toi pour me dire ce que tu en penses vraiment, dit Anna le regard angoissée.

- Promis, maman, répond une Oregua sincère. Je t'écoute. »

Oregua se cale dans ses coussins contre sa tête de lit. Pendant les quelques minutes que dure le conte, elle oublie tout de sa colère. Sa mère raconte, telles les histoires de son enfance, le récit d'une famille de la région des Appalaches. Elle y ajoute des éléments drôles : des exagérations, des constatations loufoques, des néologismes, des anachronismes, etc. Anna les manie tous à perfection. Avec son physique imposant et sportif, elle sait captiver les gens et occuper l'espace. Elle prend des voix, agite ses bras et ses mains, imite des bruits (pas toujours réussis). Bref, du Anna comme Oregua et bien d'autres personnes lui réclament depuis longtemps. Elle se laisse complètement absorber par le récit humoristique et rit de bon cœur à de nombreuses reprises. Sa mère semble encouragée par ses réactions.

Anna constate que, grâce à ses talents, la conteuse parvient à rendre une histoire aux accents tristes en une histoire comique. En vraie professionnelle, sa mère ajoute plusieurs détails. Ils constituent les parties les plus achevées du numéro, selon Oregua, qui voit Anna renaître sous ses yeux.

Anna lui a déjà expliqué qu'il serait difficile de ne vivre que de ses spectacles de contes. De toute façon, ses absences pendant les tournées briseraient le cœur de tous. L'adolescente comprend donc le choix de sa mère de rester serveuse, même si cela ne la rend pas heureuse. Oregua,

dans sa grande maturité, a fait plusieurs fois le tour de la question avec sa confidente. Cependant, la jeune fille se pose de très nombreuses interrogations par rapport à elle-même, mais à cause de la séparation de ses parents qu'elle a eu du mal à accepter.

Anna rayonne de fierté, mais son allégresse ne dure pas longtemps. Oregua n'attend pas davantage pas pour se vider le cœur. Elle prend une petite voix pour s'adresser à sa mère :

« Maman, tu sais, je ne serai jamais une de ces femmes, commence-t-elle avec prudence.

– Qu'est-ce que tu veux dire, ma chérie ? Une femme mariée comme dans mon conte ? Tu n'as pas à te marier si tu ne le souhaites pas, voyons. Des tas de gens de nos jours ne le font pas. C'est tout simple. »

Anna s'arrête pour laisser s'exprimer sa fille.

« Voilà, c'est ça, le problème. Je ne me vois pas avec un homme. Je crois plutôt que je serais plus heureuse avec une femme. »

Oregua remarque l'état chez sa mère, certes ébranlée, mais pas du tout choquée. Elle s'est attendue à ce genre de réaction. Anna lui a déjà parlé d'homosexualité, même si aucun de ses enfants ne semblait alors concerné. Par contre, Oregua voit bien que sa mère est préoccupée. Oregua a appris d'Anna que la société est loin d'être aussi ouverte qu'on le prétend, avec les homosexuels comme avec les femmes en général. Elle est au courant des nombreuses médisances envers celles qui sortent du lot ou qui occupent des métiers non traditionnels. Au restaurant, les clients les plus condescendants de sa mère sont des hommes, se prenant tous pour des chevaliers. Sa mère redoute cette âpre réalité pour elle.

« Oh !... Ça ne change en rien l'amour que j'ai pour toi, Oregua. J'espère que tu le sais.

– Oui, je savais que tu comprendrais. Je ne m'attendais pas à ce que tu en fasses tout un plat. C'est plus pour les gens à l'école que je m'en fais. Certaines personnes ont commencé à avoir des doutes et m'ont insultée. Ils

m'agacent souvent, depuis le début de l'année scolaire.

– Mais, ma pauvre chérie, tu n'as pas à supporter ça ! Tu devrais en parler à tes enseignants. S'il le faut, j'irai rencontrer le directeur. Nous nous occuperons de cela le plus tôt possible. Tu vas voir.

– Tu as raison... mais ce n'est pas si grave... C'est juste énervant. Je pensais que la situation n'était pas assez sérieuse pour que je me plaigne. Sauf que là, je commence à être fatiguée. En fait, il n'y a qu'aujourd'hui où tout a vraiment dérapé...

– «Dérapé»? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

– Eh bien, on m'a expulsée pour la journée de demain...

– Et quand prévoyais-tu m'en parler au juste ?, éclate Anna. Une chance que je suis venue te voir ! Pourquoi l'école ne m'a-t-elle pas appelée? C'est ce qu'ils auraient dû faire, non ? »

Oregua n'ose pas tout de suite avouer. Elle sent la honte, pire que celle d'avoir été expulsée, croître en elle comme une ombre. Elle regrette déjà son geste posé quelques heures auparavant. Elle prend une grande respiration.

«J'ai effacé le message tout à l'heure. Il n'y avait personne quand le directeur a appelé. Je suis arrivée la première à la maison et j'ai effacé les instructions de M. Laberge sur la boîte vocale...» Elle hésite avant de rajouter : « En gros, il disait de le rappeler. »

Oregua ose à peine lever les yeux vers sa mère abasourdie et sait qu'Anna ne supporte pas les menteuses ni les cachottières. Lesbienne, ça, elle le peut sans problème. Mais pas malhonnête.

« Pour quel motif as-tu été expulsée ?, demande la mère troublée.

– J'ai frappé un garçon. Ce sont tous des cochons! ». Oregua a terminé sa réponse en hurlant »

En un rien de temps, elle se remet dans ce même état de colère. Heureusement, malgré la riposte du jeune homme, elle n'en garde aucune

séquelle. Ce collègue de classe l'insulte depuis plusieurs semaines. Jusqu'ici, Oregua s'est montrée patiente et n'a pas réagi.

Anna, de sa voix posée, calme immédiatement sa fille. «Je te crois Oregua. Tu n'as jamais été violente et je sais que des canailles sont toujours prêtes à semer la zizanie à ton école. Je ne te blâme pas davantage. Tu réfléchiras sur tes actes demain, de toute façon. J'irai faire part de mes commentaires au directeur. Je vois bien que tu es aussi une victime, dans ce conflit. »

Sa mère sortie, Oregua l'entend qui tourne en rond dans la maison. Elle imagine qu'elle a l'âme meurtrie par la violence et le mensonge. L'adolescente perçoit le son de la porte de la terrasse qui s'ouvre. De sa chambre, Oregua voit Anna qui marche sur le terrain à l'arrière de la demeure. Là, elle s'assoit dans une des chaises du patio décrépit, malgré le froid humide. Anna verse quelques larmes. Elle s'essuie le visage avec son foulard de laine tricoté par sa mère. Puis, elle lève les yeux vers les étoiles. Oregua sait qu'elle pense à sa grand-mère décédée.

Oregua n'a pas les idées claires, tel un brouillard qui s'accroche à elle et qui tarde à se dissiper. Comme elle l'aurait fait avec une bouée de sauvetage, elle se tourne vers son livre et s'y perdra ce soir et le jour suivant.

ESKEINE
L'âme

Octobre 2009

Ce n'est pas la première fois qu'Eskeine les rencontre. Elle les avait entendues de loin. Cinq jeunes filles, des adolescentes, se tiennent devant le dépanneur. Ces filles, pense Eskeine, ressemblent aux Amazones. Elles s'esclaffent, élèvent la voix et s'insultent mutuellement. Elles laissent s'envoler de grandes bouffées de fumée. Des cannettes de bière traînent à leurs pieds. Un épais maquillage gâche leur jeune visage. Leur accoutrement extravagant laisse voir de nombreux morceaux de peau. Elles ont au plus quinze, seize ans ? Eskeine fronce les sourcils. Ces filles devraient être à l'école, à quelques minutes de là. Leur arrogance lui fait presque peur, mais la fascine en même temps.

Les filles sont visiblement éméchées et une conversation vulgaire va bon train. À chacun des propos de leur amie, les autres rient aux éclats. Ces jeunes filles ne se sont certainement pas du genre à se laisser dicter leur conduite. Eskeine ne peut pas s'empêcher de les juger au moins un peu. Les cinq femmes attroupées forment un rond éclectique débordant d'énergie, de vitalité et de jeunesse.

Eskeine a appris que cette ancienne peuplade d'Amérique du Sud est une des rares à avoir fonctionné selon un modèle matriarcal. Il est bien connu que les Amazones ont banni les hommes de leur quotidien et de leur territoire. Chasseresses et combattantes hors pair, leurs prodiges et leur rapidité sont légendaires. Elles ne craignaient pas de se confronter aux hommes lors d'intenses affrontements. Inlassablement, elles ont poursuivi leur conquête de nouvelles terres. Aussi associées à la cruauté, ces femmes ne faisaient preuve d'aucune pitié envers les hommes, qu'elles forçaient pour en obtenir les faveurs sexuelles. Elles se faisaient faire des enfants, puis tuaient le géniteur. Si elles accouchaient d'une progéniture mâle, elles les supprimaient également. Eskeine nageait en pleine fable! Elle sait qu'elle a tendance à laisser aller son imagination, mais elle ne peut pas s'empêcher de faire ce rapprochement. Ses nombreuses lectures l'aident dans ses propensions fantasmagoriques.

À la vue de ces cinq filles costaudes, la marcheuse laisse, comme bien souvent, sa timidité prendre le dessus. L'impétuosité, elle l'admire à tous les âges, l'encourage chez tout le monde, sauf pour elle-même. Mais jusqu'où exactement ? Eskeine se souvient des révoltes des autres à l'adolescence, mais elle n'en a pas vécu de semblables. Peu sûre d'elle, Eskeine a parfois été victime de crises d'angoisse. Sa jeunesse a été une route pénible, jonchée d'embûches de toutes sortes. Le foyer de son enfance était loin d'un lieu idéal pour grandir, malgré le grand amour de sa mère et de son indéfectible soutien. Son père a représenté une ombre immense : Eskeine a toujours gardé secrets ses attouchements alors qu'elle est encore petite. Peut-être est-elle devenue une gardienne pour cette raison; un peu pour tenter de sauver les plus jeunes? Et ses propres enfants, désormais sans père, si rapidement dans leur courte vie!

En zigzaguant à travers les rues du quartier de Neufchâtel, Eskeine est arrivée à ce dépanneur. Enfant, elle s'y rendait dès qu'elle avait un sou en poche pour s'acheter des bonbons et des jujubes en vrac, les bleus étant ses préférés. En ce mois d'octobre, les feuilles des arbres perdent lentement de leur verdure. Toujours, à la vue de ce feuillage qui se vide de sa vie, Eskeine éprouve un sentiment d'insécurité et un frisson parcourt son échine. Les beaux jours sont derrière elle : l'hiver sera rude et sans merci. Mieux vaut s'y préparer, lui murmure le vent. Mais Eskeine a la saison froide dans le sang, c'est pour elle comme une seconde nature.

Eskeine a parcouru le chemin à pied, en ce jour de congé. Ennuyée par les murs de son appartement modeste, elle a désiré s'extraire de sa solitude. Sa mère et voisine, femme au foyer depuis toujours, est allée faire des courses avec la voiture qu'elles partagent. Eskeine a refusé de l'accompagner. La seule idée du brouhaha des commerces la répugne. Elle souhaite le calme, la rêverie éveillée. Eskeine ne savait pas trop ce qu'elle allait chercher au dépanneur. Une tablette de chocolat? Un simple sourire d'un client ? Elle l'ignore, pour l'instant. Chose certaine, elle verra Henri, le propriétaire. La boutique lui a été léguée par son oncle emporté par le cancer quatre ans plus tôt. Eskeine se rappelle cet homme vieillissant à vue d'œil. C'est ce genre de personne qui lui font apprécier le quartier. Elle est heureuse de pouvoir l'offrir à ses enfants, malgré tout...

Écrasée par les dettes, Eskeine a dû vendre sa maison. Avec ses enfants, elle a emménagé près de leur grand-mère qui participe donc, depuis quelques mois, à l'éducation de ses petits-enfants. Tous vivent maintenant en symbiose. Les écoles se situent tout près et il y a des services de tout genre. Bref, tout est pour le mieux. Eskeine vit maintenant un quotidien sans histoire, presque ennuyant aux yeux d'autrui.

À vrai dire, Eskeine a eu besoin de ce coup de pouce maternel. Quelques mois plus tôt, le père de ses enfants était parti sans laisser d'adresse. Au début, le moral de Eskeine chancelait et sa mère, comme toute bonne mère, a su la consoler avec l'aide du temps. Délaisée, elle a cru un moment que le destin s'était acharné sur elle. Mais l'espoir refait tranquillement surface. En marchant, elle pousse un soupir et se demande si ce futur lumineux tant annoncé par sa mère commencera enfin à se pointer le bout du nez.

Eskeine n'a pas encore repris sa sculpture; elle ne se sent pas encore prête. Des galeries l'ont contactée pour savoir où en est son travail, mais ces signes d'encouragement ne lui suffisent pas encore. Elle n'avait jamais été dans un état d'esprit semblable. Il y a peu de temps encore, elle ne s'appartenait plus. Comme si un morceau de son existence lui échappait. La brume envahit ses pensées. Elle espère qu'un vent de changement viendra bientôt les balayer.

La jeune femme double les monstrueuses machines jaunes stationnées depuis toujours, lui semble-t-il, le long d'une rue. « Ces maudits travaux finiront-ils un jour? », peste-t-elle intérieurement. À croire que ces mastodontes ne se trouvent là que pour l'ennuyer. Et encore aujourd'hui, aucun travailleur n'est en vue ! Eskeine, chaussée de fines ballerines, doit marcher sur le gravier.

Eskeine dépasse les Amazones qui ne font aucun cas de sa présence. Bien au contraire : l'une insulte sa copine si fort que la passante sursaute. Comme à son habitude, Henri, derrière son comptoir, s'exclame en guise de salutation, heureux de la revoir, elle, qui s'est fait discrète depuis plusieurs semaines. Eskeine a toujours su remarquer les qualités de cet homme, mais aussi ses nombreux défauts, en commençant par son

obsession pour les séances de bronzage. Elle le connaît somme toute assez peu. Et puis, il dépense trop d'argent dans les loteries auxquelles il a facilement accès.

Sans surprise, Henri porte l'une de ses chemises hawaïennes qu'il collectionne avec passion. Il entretient son rêve de vieillir en Floride; là où se trouverait le paradis sur terre, apparemment. Eskeine préfèrerait faire une multitude de voyages et de découvertes, mais elle n'oserait jamais, même si elle en avait les moyens. Eskeine, de nature craintive, aurait peur de quitter le pays ou de prendre l'avion. Pourtant, lorsqu'elle rêve éveillée, elle s'imagine avoir le courage de faire le tour du monde seule. Tant qu'à partir, autant le faire intensément!

L'intérieur sombre du dépanneur n'est pas du tout invitant. Les lumières ont été éteintes pour limiter la facture d'électricité. Ce sont les couleurs presque alarmantes de la chemise d'Henri qui égayent l'endroit.

« Ah! Une revenante! Mais où te cachais-tu donc?

- Pas si loin, pas si loin... », répond Eskeine d'une voix faiblarde.

Eskeine sait qu'Henri a toujours désiré la connaître davantage, s'en faire une amie ou peut-être plus. Selon lui, son oncle parlait toujours en bien d'elle, qu'il surnommait sa «douce colombe». Lors de la première rencontre avec Henri, il y a plusieurs mois, Eskeine était nouvellement célibataire. À l'époque de son déménagement, Eskeine broyait du noir et pleurait souvent. En spécialiste pour parler de tout et de rien, Henri a été le premier, en dehors de sa famille immédiate, à lui sourire et il ne tarit pas d'éloges envers elle.

Eskeine espère que le commerçant, tout sourire devant elle, ne recommencera pas un de ses longs monologues pendant lesquels il reprend à peine son souffle. Elle a l'intention de vivre cette journée de congé en se détachant complètement de ses soucis :

« Tu as vu ces gamines?, demande Henri en jetant un coup d'œil par la fenêtre. Je n'ai qu'une envie : leur ordonner de retourner à l'école! Si elles ne partent pas d'ici dans moins de cinq minutes, j'appelle la police

pour attroupement illégal!

- Elles sont saoules, je crois.

- Je pense aussi, mais ce n'est pas moi qui leur ai vendu l'alcool, parole d'honneur. Un gars avec une voiture pétaradante leur en a offert, puis il est reparti. Il voulait faire son intéressant.»

Soudain, une des jeunes filles habillée d'une robe rouge pailletée et moulante fait irruption dans le commerce. Elle se choisit un sac d'arachides, mais est incapable de compter sa monnaie seule. Elle repart vers ses congénères en titubant. Eskeine est témoin de la scène, mi-amusée mi-découragée, et ne peut pas s'empêcher de lever les yeux au plafond. Une tornade venait de passer par là, mais la visite a détendu l'atmosphère, pour Eskeine du moins. Agacé par les filles, Henri semble chercher un sujet de conversation pour les oublier.

« Et alors, comment va le travail?, demande-t-il sans conviction.

- Oh! tu sais... » Elle fait une pause, déglutit. « En fait, je pense à un retour aux études, aux Beaux-arts.

- Ah bon? C'est intéressant. Je ne savais pas que tu peignais.

- C'est plutôt la sculpture. J'essaie de me convaincre que j'ai un rôle différent dans la vie. J'ai besoin de changement. »

Une autre adolescente, blonde et de forte taille, franchit la porte-moustiquaire en la faisant claquer contre le mur.

«Heille! Tu me fais un prix sur les cigarettes? », crie-t-elle de loin en interpellant Henri. Exaspéré d'être une nouvelle fois dérangé, il emploie un ton ferme :

« Pas question, vous êtes mineures.

- Argh! Toujours pareil! Moi qui pensais que les Hurons s'en foutaient! »

Elle se met à chercher parmi les tablettes de chocolats sous le

comptoir. Elle pousse sans ménagement Eskeine, qui cache une partie de la marchandise. « Pousse-toi! », marmonne-t-elle. Ç'en est trop. Fragile, Eskeine déguerpit. « Désolé, Eskeine. À la prochaine! », fait Henri mal à l'aise.

Eskeine entreprend de défaire son chemin. L'air embaume l'automne et elle peut apprécier les nuages finement découpés qui courent dans le ciel uniforme. Si elle est acceptée aux Beaux-arts, aurait-elle le courage d'être confrontée à nouveau à la jeunesse? Elle, elle n'a pas la force de ces Amazones, loin de là. À peine peut-elle faire face à ses journées en traînant comme un poids ses multiples meurtrissures du passé. Elle sait son âme cassante comme du verre.

Eskeine préfère tout simplement ne plus penser aux cinq filles. Après tout, les amazones ne sont pas la norme, en ce bas monde. Son avantage, ses armes à elle, ce sont la sagesse, l'humilité, la droiture d'esprit. Elle, en être moral et posé, elle n'aurait jamais agi comme ces filles insouciantes et vulgaires. Elle hâte son pas, pressée de retourner chez elle et peut-être y verra-t-elle plus clair.

HANECHATA
Au bord de l'eau

Novembre 2010

Comme lorsqu'elle était enfant, Henechata lit à plat ventre sur son lit. Son cou commence à lui tirailler, aussi décide-t-elle de changer de position. Juste à cet instant, Awan, sa fillette de huit ans, arrive dans l'embrasement de la porte, la frimousse déconfite. Henechata espérait que sa fille lirait cette œuvre un jour et qu'elle s'en inspirerait. Le col roulé blanc de la petite s'étire sur son ventre et ses cheveux châtaines raides tombent sur ses épaules frêles. « Il ne te manque plus qu'un sourire pour avoir l'air la plus mignonne », lui dit Henechata. Elle l'encourage à s'approcher d'elle pour se confier. Elle essuie une larme sur la joue de son enfant, chamboulée. « À l'école, la professeure m'a demandé d'écrire un autoportrait », se lamente Awan.

À l'en croire, la fin du monde lui a été annoncée ! Henechata a un choc en constatant que sa fille est à ce point mal à l'aise avec l'écriture... Pourtant, elle-même est une férue de livres. Henechata ne sait rien des difficultés d'Awan puisque, depuis la rentrée, c'est plutôt la gardienne qui aidait aux devoirs. Prise de remords, elle enjoint à de Awan la suivre vers la table de la cuisine. Elle tient sa menotte bien serrée alors qu'elles descendent les deux paliers.

Bien éclairées sous la lampe de la table, elles peuvent commencer le travail.

« Mais de quoi as-tu donc peur ?

- Mais je ne sais pas quoi dire, maman !

- Enfin, Awan, c'est facile. »

Et la petite recommence à sangloter si fort qu'elle risque d'alarmer ses frères, Christophe et Thomas, tous des noms de Blancs, suite aux demandes du père. L'écriture est son point faible, pense Henechata. Elle ne l'a pas décelé avant. Conceptrice informatique, elle mène une vie folle,

depuis qu'elle est travailleuse autonome. Henechata souffre de voir sa fille en pleine détresse, si peu confiante, vacillante. Elle-même s'en trouve déstabilisée. Une question lui brûle les lèvres : « Mon Awan d'amour, tu ne vois pas les qualités en toi ? » Sa fille n'ose pas encore parler et Henechata, de son côté, refrène une envie de pleurer.

« Et les choses que tu aimes ? Tes amies ? Nous, la famille ? » La fillette retrouve soudain l'usage de la parole : « Oui, c'est vrai, je n'avais pas pensé à ça. Mais je ne sais pas comment faire. » Henechata pousse un soupir de soulagement : les problèmes d'ordre méthodologique sont plus faciles à résoudre. Awan sort son cahier et ses crayons, le tout savamment agencé dans un motif de lierres et de fleurs, telle une tapisserie médiévale. Celui de ses copines de classe, s'est-elle extasiée le jour de la rentrée. Les soucis se dissipent peu à peu. Awan parvient à se concentrer et fait danser son crayon dans son cahier. Parfois, elle hésite ou bien se sert de la gomme à effacer devant elle. Lorsqu'elle a terminé son devoir, elle s'exclame : « Merci maman pour tes mots de réconfort. »

Le texte de quelques lignes n'a plus rien d'effrayant et Awan se dit satisfaite. L'heure de la collation a sonné. La fillette escalade l'un des tabourets de la cuisine ; sa mère s'est glissée derrière le comptoir. Il a fallu plusieurs minutes pour que Awan cesse ses soubresauts et que s'évaporent ses larmes. Elle y a laissé beaucoup d'énergie, tant son chagrin a été lourd.

« Bon, qu'est-ce que je te prépare ? Sandwich beurre d'arachides et confiture ou Nutella ?

– J'ai une idée, maman. Je veux beurre d'arachides et Nutella », fait-elle, les yeux brillants.

Henechata observe avec suspicion les inventions culinaires de ses enfants, même si au départ ils l'assurent toujours avoir eu « la meilleure idée au monde ». Awan reprend la chanson... « D'accord, mais tu me promets de tout manger ».

En apparence, tout est revenu à la normale. Henechata regarde avec tendresse sa fille qui mastique bruyamment, complètement absorbée dans son monde. Un délire chocolaté, à lui en voir l'air ! Son petit minois à la

fois comique et angélique, elle le chérit au-delà de tous les mots.

Awan se nettoie le visage et insiste pour aller se mettre au lit par elle-même. D'ordinaire, elle supplie plutôt sa mère de rester, mais pas cette fois-ci, comme si, tout à coup, un regain de confiance l'avait fait changer d'avis. C'est ce que Henechata imagine. Elle regarde donc sa fille monter les marches avec ses petites rondeurs et pense qu'elle va bientôt lui manquer. Henechata, par contre, sent le remords qui monte en elle.

Henechata se réveille le lendemain matin dans sa chambre aménagée au grenier. Ses premières pensées vont pour sa cadette. Son Awan, toute triste. Est-ce ma faute?, ne peut-elle s'empêcher de se demander. Au plafond, les pales du ventilateur sont arrêtées et les branches grises et dénudées claquent aux fenêtres. Henechata refuse de se laisser abattre par son chagrin. Elle n'a tout simplement pas ce luxe. Elle repousse avec vigueur son édredon et saute hors du lit. Elle enfle sa robe de chambre et s'attache les cheveux rapidement, avant de descendre.

Au milieu du brouhaha du départ pour l'école, Henechata observe inquiète sa fille cadette. Awan n'a que quelques centaines de mètres à franchir pour arriver à la maison et la mère sait qu'elle ne doit pas s'en faire. Elle balaie du revers ses appréhensions, mais Henechata ne peut pas s'empêcher de s'en vouloir encore.

Toute la journée, ni le cœur ni la concentration de Henechata, qui travaille de la maison, ne sont au rendez-vous. En après-midi, elle n'y tient plus et elle enfle ses bottillons pour affronter le froid de novembre. Il lui faut s'aérer l'esprit. Elle sort dans l'air piquant du soir qui commence à poindre, elle entend le bruit sourd de ses pas sur l'asphalte, s'enivre de l'odeur rèche des dernières feuilles sur le sol, les mains dans les poches de son large parka. En passant à proximité de la boucherie, elle pense au repas du soir.

Devant l'école, Henechata reconnaît à peine la brigadière qui attend les bras croisés, gelée, et la salue sans trop de manières. Le carillon

entonne *Frère Jacques*. Un flot de bambins et de préadolescents émergent de l'école, trop contents d'aller jouer enfin. C'est la récréation. Henechata espère apercevoir Awan, ce qui la réconforterait. Pourtant, elle n'y parvient pas, mais se sent tout de même soulagée de la savoir tout près. Henechata poursuit son chemin.

Elle se dirige vers la chute Kabir Kouba, à la lisière du village huron. Elle y sera en une dizaine de minutes à pied. Elle doit se hâter si elle veut faire l'aller-retour et être de retour à la maison à temps pour commencer les préparatifs du souper. Depuis son réveil, Henechata songe à ce lieu de légende qui, selon les récits traditionnels, a été creusé par un immense serpent. Lentement, à mesure qu'elle chemine vers la chute mythique, Henechata sent les regrets du matin s'évaporer comme l'eau qui frappe les pierres. Elle deviendra bientôt aussi légère que les gouttelettes qui valsent au-dessus du creuset en serpentifère et des pentes abruptes.

Cette année encore, l'eau de Kabir Kouba ne gèlera pas, même à moins quarante degrés Celsius. L'eau continuera à tambouriner sur le roc comme les tam-tams lors des cérémonies. Là, sur le pont qui relie Québec au village huron, Henechata admire le cours d'eau. «Kabir Kouba veut dire "rivière aux mille détours" en langue montagnaise, pense Henechata. Cette chute est bien à l'image de ma vie! Tout est si compliqué!» Henechata avait besoin de retrouver, de recréer cette bulle avec elle-même. Elle réfléchit à ce qu'est devenue sa vie depuis la séparation d'avec le père de ses enfants. Il leur avait fallu se rajuster rapidement et, comme elle le constate, tout n'est pas encore rentré dans l'ordre.

Soudain, Henechata pense aux vêtements de ses enfants. Elle a remarqué, il y a quelques jours de cela, que les bottes d'Awan sont toutes crasseuses et trouées à un endroit. Des pans de plastique adhérant au tissu se détachent, sans parler des épaisses traces noirâtres qui le bariolent. Henechata n'avait rien remarqué plus tôt. C'est Awan qui choisit ce qu'elle porte. Elle ne s'est pas plainte de leur état ; elle se plaint d'ailleurs très peu. Il faut absolument que j'aille dans un magasin à grande surface au plus vite, a pensé Henechata, mais cette idée lui a échappé.

Elle aperçoit un magasin d'art amérindien et se ravise. La vitrine est

remplie d'objets de toutes sortes. En s'approchant, Henechata voit ce qu'elle souhaitait voir : une paire de mocassins pour enfants. Cette fois-ci, elle n'irait pas encourager les chaînes américaines dont les produits s'usent aussi vite qu'ils se démodent. Elle voit un modèle avec des perles et se dit qu'il plairait sûrement à Awan. Une fois à l'intérieur, la vendeuse lui présente par erreur une paire sans décoration, mais c'est bien l'autre, interpellée dans sa générosité de mère, quoique plus chère, qu'elle souhaite offrir à sa fille.

La vendeuse revient et Henechata caresse doucement les broderies de jaune, de rouge, de vert et de bleu. « Je les prends ! », tranche-t-elle sans équivoque. Henechata achète aussi un capteur de rêve et un porte-clés avec une patte de lièvre qu'elle offrira à ses fils. Pour la paire de pantalons de Christophe et les sous-vêtements de Thomas, elle devra aller ailleurs, mais Henechata est fière d'encourager ce commerce amérindien qu'elle avait négligé de visiter ces derniers temps.

De retour chez elle, enfin rassurée, Henechata reprend sa lecture. Elle dispose de quelques minutes avant de s'atteler à la tâche du repas. Sa marche solitaire lui a permis de remettre les choses en perspective. Elle ne serait jamais convaincue d'être une bonne mère, mais elle savait au moins qu'elle faisait de son mieux. Henechata sait qu'être femme, c'est un apprentissage.

RHÉAUNA

Avril 2007

En attendant la visite de sa petite-fille Charlotte, trente-trois ans, Rhéauna Vigneault serre dans ses bras un vieux coussin et se berce à un rythme régulier près de la fenêtre du centre de personnes âgées. À ses pieds, cette vieille malle. Rhéauna est une femme aussi secrète, aussi discrète, que cette malle. Charlotte n'y a jamais eu accès, pas plus que ses autres petits-enfants. Cette règle injuste lui faisait piquer une crise, enfant, elle geignait, donnait des coups de poing. Rhéauna n'a jamais montré à Charlotte ce qui se trouve à l'intérieur, mais elle songe un instant à lui dévoiler son secret, puis se ravise, le jalosant trop, tant par égoïsme que par gêne. Rhéauna peut veiller sur ce coffre, à portée de main de sa berceuse et de la fenêtre qui fait office de second écran de télévision. Elle aime cette ouverture qui lui procure un accès à l'action lui permettant de voir vivre les gens, faute de mieux.

Après les salutations habituelles, elle tient absolument à montrer ses listes à sa petite-fille. Avec la religion et le pape, sa passion dévorante est d'élaborer des listes littéralement pour tout : les choses à acheter, les qualités et défauts de ses enfants et petits-enfants, ses couleurs préférées, ses fleurs favorites... Tout, tout et n'importe quoi. Elle consigne soigneusement ces informations dans des cahiers multicolores différents les uns des autres. Charlotte vient d'être maman une seconde fois. Rhéauna sait bien que cette naissance l'a empêchée de lui rendre visite plus tôt.

Depuis toujours, Rhéauna a vécu selon un mode de vie strict et économe. À part ses listes, la religion a joué un rôle important dans la formation de sa personnalité : les rudes restrictions l'ont marquée. Le catholicisme des années quarante et cinquante a jalonné son parcours jusqu'à l'étouffer, comme tout le monde au Québec à cette époque.

À l'adolescence, Charlotte a avoué à sa grand-mère son aversion pour la religion, mais Rhéauna lui a souvent enjoint de fréquenter la messe et de prier, mais en vain. «Grand-maman, ça ne sert à rien, les églises, lui

répondait Charlotte. Pour moi, peu importe son visage, la religion est une paresse intellectuelle. Les mystères de la vie se résolvent par la force de l'esprit et non par celle d'une foi quelconque. Je ne me laisserai pas dicter ma conduite par une institution qui a les mains tachées de sang. J'ai pitié de toi. Tu te laisses aveuglément guider par une Église qui ne te procure qu'un confort imaginaire.» Ces affirmations n'ont pas manqué de choquer Rhéauna qui a redoublé d'effort pour demander à son Dieu de remettre sa petite-fille sur le droit chemin.

Avec la mort de son époux, George, en 1989, Rhéauna, devenue encore plus pratiquante, a trouvé son refuge dans les églises. Les prêtres ont été plus que ravis de compter sur une si bonne paroissienne qui donnait de son temps pour les plus démunis. Sa santé faiblissant, Rhéauna délaisse quelques années plus tard le bénévolat et se dédie à ses listes, à son ménage, aux visites familiales et à ses lubies religieuses. Elle consacre d'innombrables heures à contempler son passé, une pierre lourde de souvenirs impossibles à déplacer, un chêne ramifié jusque dans les tréfonds de son âme.

Rhéauna, immuable dans son monde confortable et sécuritaire, détourne son regard de Charlotte. Depuis des années, Rhéauna arbore le même visage ridé, la mâchoire édentée remplacée par une prothèse et une coiffure soignée, semblable à celle de ses vingt ans. Cette plénitude lui provient de son histoire bien remplie, sans regrets, mais également de son calme face à la mort.

« Tu sais, grand-maman, être avec toi, c'est reposant.

- Tu n'as pas toujours été aussi sage, ma petite! »

Rhéauna souhaite désormais retrouver son George au ciel. Il avait été un joueur invétéré de scrabble et un collectionneur de pipes malgré lui : tout le monde lui en offrait même s'il n'en fumait pas. Lorsque Rhéauna et lui gardaient Charlotte, il a bien essayé d'initier sa petite-fille au scrabble, mais la petite s'est toujours montrée réticente, peu tentée par les carrés de bois ennuyeux.

George Vigneault avait vécu avec enthousiasme, mais selon les

préceptes de l'Église catholique qui l'ont lui aussi asphyxié. Pendant des heures, des années, même, Rhéauna le voyait s'évader dans les jeux de mots, la main fourrée dans le sac brun qui contenait les lettres en bois. Il s'assoit, la petite Charlotte sur les genoux, et tentait de la convaincre du bienfondé de cet exercice, alors que Rhéauna cuisinait ou tricotait. « Charlotte, mon poème ! Tu dois bien savoir jouer à ce jeu, toi la plus brillante d'entre toutes ! » C'est ainsi qu'il l'appelait toujours : « Charlotte, mon poème ! »

Rhéauna se rappelle l'odeur réconfortante de son mari, sa stature si imposante par rapport à elle-même ou à la fillette. Rien de la bonhomie ou de l'amour de la langue ne transparaît chez elle. Elle dégage plutôt une tranquille assurance, une sagesse froide qui déconcerte. Dorénavant, plus personne de la famille ne se sert du scrabble. Rhéauna souffre du morcellement de sa famille.

Si une couleur devait être associée à Rhéauna, ce serait le bleu foncé et, pour George, le brun semblable à celui du sac de scrabble. C'est la couleur de la mer que Rhéauna veut toujours aller rejoindre, sur les rives de sa propre enfance, en Gaspésie. Le bleu, c'est ses veines qui gonflent année après année sur ses mains fragiles et à ses chevilles. D'azur est faite sa veste de laine préférée, parsemée de boules de mousse ; d'azur est l'espoir de la grand-mère pour Charlotte, une comédienne qui a du mal à se faire connaître du grand public.

« Tu accompliras quelque chose de grand, ma chère petite-fille, prédit Rhéauna sur un ton mystérieux, telle l'une de ces prophétesses antiques. Je sens que tu décrocheras bientôt un rôle qui marquera les esprits. Tu reviendras me voir pour m'en parler. Je le sais. Et tu te tiendras la tête haute après ton grand succès. » Elle s'approche de sa petite-fille et pose ses mains tremblantes sur sa tête. « Tu as ma bénédiction, ma chère enfant. » La gorge de Rhéauna s'étrangle ; elle gardera cet instant tendre et vrai en mémoire le reste de ses jours. Il y a de ces moments féériques qui ponctuent une vie, qui la rendent plus vraie que nature.

Rhéauna observe sa petite-fille d'un regard sibyllin, projetant un futur merveilleux pour elle. Dotée d'une aura magique, comme toutes les

autres femmes, Rhéauna conserve cette part d'irréel, en contact avec l'inexplicable. Elle a tout simplement choisi de dévoiler cette partie d'elle plus tard que les autres dans son existence, sachant dorénavant son temps compté. Rhéauna gruge son âme, à même ses jours, et la partage, puisque c'est tout ce qui lui reste à faire. Il n'y a plus qu'à donner. Peu à peu, elle accepte de faire davantage découvrir sa sagesse et sa lucidité à sa petite-fille.

Justement ce matin-là, elle a entendu à la radio un conte amérindien. Sa réaction a été immédiate et elle ne peut pas s'empêcher d'en faire part à Charlotte. Malgré sa répugnance pour « la chose indienne », Rhéauna, rabougrie, a tout de même retenu l'histoire dans les détails. « Si ça te dérangeait tant que ça, tu aurais pu tout simplement fermer la radio », conclut abruptement Charlotte.

Rhéauna a entendu le célèbre mythe de « La création du monde », une légende de la communauté huronne-wendat. Ce conte relate comment une tortue géante est à l'origine du village de Wendaké, grâce à un crapaud qui plonge dans l'océan pour en ramener de la terre. Mais Rhéauna ne sait pas apprécier le récit qui manque, selon elle, de piquant. « Tu devrais te montrer un peu plus conciliante et ouverte, grand-maman. » Rhéauna continue de commenter sévèrement les peuples autochtones, ses traits encore plus ridés par la colère.

Ce que Rhéauna ne dit pas, c'est que son mari George était amérindien: du sang autochtone coule dans les veines de ses enfants et de ses petits-enfants. Rhéauna déteste cette idée et n'en parle jamais. Les tabous et les rancœurs se perpétuent donc ad vitam aeternam. Voyant son interlocutrice inattentive, Rhéauna se tait. Elle baisse les yeux, joue avec ses mains.

«Je ne veux pas que tu sois triste», dit Charlotte, après quelques instants de silence. Rhéauna se détache difficilement de ce sentiment de solitude, comme si l'absence des gens qu'elle a aimés agit tel un trou noir. Les couleurs du coussin fleuri s'évanouissent peu à peu et Rhéauna constate à quel point l'appartement a pris de l'âge. Malgré tout, malgré le temps qui passe, une énergie parfois scintillante l'habite encore.

Cependant, en cet après-midi, la fatigue gagne rapidement du terrain sur elle. L'heure est venue de dormir un peu.

Rhéauna pose une dernière fois ses mains veinées sur celles de Charlotte. « Emmène les enfants, la prochaine fois », lui demande la grand-mère. Puis, Charlotte ferme la porte sur la solitude de son aïeule.

À nouveau seule, Rhéauna ouvre sa malle recelant de trésors : ses livres, lus et relus tant de fois. À la prochaine visite de Charlotte, elle se promet de les lui montrer. La malle contient aussi la photo de George, enfant, avec sa mère amérindienne en costume traditionnel. Enfin, elle se sent prête à dévoiler ses origines à sa petite-fille. Elle sourit, referme le meuble et s'allonge pour sa sieste.

ONNENATONNEN
Femme-étude

Septembre 2010

Onnenatonnen Sioui est assise sur le porche à l'arrière de la maison aux pignons verts. Arrive Roseline Lagacé, sa demi-sœur, qui vient faire une visite impromptue chez sa mère Marie. Onnenatonnen est la fille d'Adrien, le beau-père de Roseline et le conjoint de Marie. Enrubannée dans un châle gris que Marie, sa belle-mère, a tricoté pour elle, Onnenatonnen révise ses cahiers et ses livres. La jeune femme a déjà complété la plupart des cours de son baccalauréat en architecture et elle a obtenu d'excellentes notes. « Cet endroit est mon lieu de détente favori », dit Roseline, mais Onnenatonnen ne répond pas.

Elle se souvient des moments paisibles, des années plus tôt, qu'elle passait à regarder Roseline allaiter ses enfants et la verdure s'étaler sur le terrain en pente. À l'époque, Roseline habitait encore avec son mari dans son appartement de Wendaké et Onnenatonnen voyait en elle un modèle. Les temps ont changé...

À l'abri d'un soleil trop ardent, Onnenatonnen se laisse quelques instants gagner par la quiétude tout en vert. Elle s'alloue quelques moments de répit, en étudiante stressée qu'elle est. Il fallait profiter de la véranda avant l'arrivée de l'hiver où la neige bloque tout. Puis, la jeune rousse de vingt ans se replonge le nez dans ses livres. Roseline, qui a le double de son âge, vient s'asseoir dans la berceuse, près d'Onnenatonnen. Le craquement du bois fait lever la tête à l'étudiante qui, de nature impatiente, montre son agacement. « Elle n'a qu'à se concentrer vraiment », pense Roseline un peu mesquine. Elles s'ignorent ensuite toutes les deux.

Roseline ne s'est jamais cachée de réprover le côté snob et dur d'Onnenatonnen. Ouvertement, elle lui reproche d'avoir tendance à se croire supérieure au reste de la famille sous prétexte qu'elle étudie à l'université. « Le temps t'apprendra l'humilité », lui répète la grande sœur. À la fois fier et hypersoucieux du bien-être de sa fille, Adrien la gâte

depuis toujours et il n'a jamais pris position dans ce débat houleux.

Onnenatonnen n'a pas réellement connu sa mère, victime d'un accident de la route. Un cliché des deux, alors qu'Onnenatonnen est bébé, date de quelques jours seulement avant le drame. En réaction à cet évènement, elle a développé un solide tempérament. Là ne s'arrêtent pas les difficultés auxquelles la jeune fille a dû se buter. À l'adolescence, comme la plupart des jeunes de son âge, Onnenatonnen vivait une période trouble. Elle était tiraillée par sa double origine : sa mère, Maja, était une Croate et Adrien, un huron. Onnenatonnen a passé quelques étés dans la famille de sa mère, au bord de la Méditerranée. Elle en a appris la langue et les coutumes, mais s'en est lassée. Elle préférait profiter de la période estivale en compagnie de ses amis québécois. Désormais, la jeune femme n'a que peu de contacts avec sa famille maternelle.

La mère d'Onnenatonnen est jadis venue étudier la linguistique française à l'Université Laval et elle a fait la connaissance d'Adrien. Il n'était qu'un simple ouvrier de la construction, ce qui déplaisait aux parents nantis de la jeune Croate. Lorsqu'elle leur a appris son intention de s'établir au Québec pour y fonder sa famille, ses parents ont envoyé son frère en émissaire. Il a constaté que sa sœur filait le parfait bonheur et il est retourné bredouille en Croatie. Cet oncle revient chaque année pour revoir sa nièce et profiter de la Vieille Capitale. Ses parents restent au pays, trop malades pour voyager. Cependant, Adrien et lui ne s'apprécient guère et ils s'évitent mutuellement. En fait, l'oncle et ses parents lui reprochent le décès de sa sœur.

« Sur quoi travailles-tu?, demande Roseline à demi endormie dans une chaise.

- Histoire de l'art », répond l'étudiante concentrée.

L'aînée se redresse. « Ah bon? Quelle époque? », questionne Roseline sur un ton qui laisse croire qu'elle est bien consciente de déranger.

Onnenatonnen a un faible pour l'Histoire de l'art, tout comme pour la littérature d'ailleurs. À travers ses nombreux manuels, on pouvait toujours

dénicher un roman, un essai, une pièce de théâtre. Aujourd'hui, elle a emprunté à la bibliothèque de l'université un nouveau roman.

Onnenatonnen ne se fait pas prier pour raconter à Roseline ce qu'elle a lu à l'instant, trop contente de partager ce qui est sa véritable passion : l'art dans toutes ses déclinaisons. « C'est un cours sur l'Histoire de l'art du vingtième siècle, en fait. Je dois avouer que je n'ai pas appris grand-chose, depuis le début de ce cours. Je trouve le mouvement cubiste si banal! Par contre, ce matin, on a parlé d'un nouveau venu et je dois dire que c'est un coup de foudre. Tu connais Gaïtis? »

Roseline semble déboutée pas le ton rapide de son interlocutrice. Elle n'a pas même le temps de répondre qu'Onnenatonnen enchaîne.

« C'est un Grec. Enfin... » Elle n'insiste pas, n'apercevant pas une aussi grande lueur d'intérêt qu'espérée dans les yeux de Roseline. Onnenatonnen aurait pu lui faire bien davantage d'éloges. Le silence se fait quelques instants.

« Et tes cours d'architecture? »

- Oh ça... ça va, comme toujours. Pour la première fois, j'ai commencé la session en souhaitant terminer au plus vite. J'ai hâte de passer à des choses plus concrètes. »

Onnenatonnen sait qu'elle est plus loquace qu'à l'habitude. À la manière d'un jeu, elle laisse d'ordinaire les gens lui arracher les mots de la bouche pour se renseigner sur elle.

« Tu sais, les professeurs nous font étudier des projets complètement fous partout sur la planète. Je suis en train de douter que je puisse un jour bâtir des édifices aussi importants et aussi extravagants.

- Je ne vois pas pourquoi tu ne pourrais pas réussir toi aussi. Tu dois y mettre l'effort. Et puis tu parles plusieurs langues. »

En effet, puisqu'elle connaît le croate, une foule de langues slaves sont à la portée de l'étudiante ; Onnenatonnen parle aussi le français, l'anglais, l'espagnol et le huron-wendat, enseigné par son père. La tête

d'Onnenatonnen fourmille de mots étrangers et elle s'en vante parfois.

Onnenatonnen a cultivé cet esprit sauvage et récalcitrant, puisque son père, depuis qu'elle est enfant, l'entraîne à la chasse, dans le Nord du Québec, des jours durant. Même toute jeune, elle ne pleurait jamais. Elle s'habituaît au peu de confort ou à la vue du sang lors de la mise à mort d'une bête, avec le couteau de ses ancêtres. Encore aujourd'hui, elle adore la chasse et ne manque aucun des rendez-vous auxquels la convie son père.

Onnenatonnen ne déteste pas vraiment sa demi-sœur. « J'aurais aimé connaître ta mère, aux cheveux de feu comme les tiens! », lui avait déjà avoué Roseline. Cette femme qu'une fausse manœuvre sur les routes de la Capitale, à cause d'un soleil aveuglant, a tuée sur le coup. Il y a près de vingt ans. Onnenatonnen retourne à son livre.

Soudain, Onnenatonnen entend Marie revenir du supermarché, puis défaire les sacs et ranger les différents produits. Absorbée par son étude, Onnenatonnen ne pense même pas aller lui prêter main-forte. Peu de temps après, c'est au tour d'Adrien de arriver à la maison. Il les rejoint sans tarder sur la véranda, mais hésite quelques secondes avant de prendre place auprès des deux femmes.

« C'est une conspiration pour me distraire ou quoi?, annonce Onnenatonnen sans lever le nez de ses livres.

- Non. En fait, on doit se parler, répond son père. Et ça ne peut pas attendre, car Marie et moi avons des décisions à prendre rapidement. »

Agacée, Onnenatonnen dépose son stylo et se cale dans son fauteuil en observant son père d'un air de défi avec ses yeux bleus qui le transpercent. La jeune femme sait que son père ne peut rien lui refuser. Enfin, presque rien... Elle a compris depuis longtemps qu'il agit ainsi pour combler l'absence de sa mère et elle en a souvent profité.

« Marie et moi, commence-t-il prudemment, avons choisi de nous payer des vacances dans le Sud. »

Onnenatonnen fronce de plus en plus les sourcils, à mesure que son

père poursuit son explication.

« Nous avons besoin de décanter et de refaire nos énergies. Toi, Onnenatonnen, tu es plus âgée maintenant et tu es capable de comprendre. Cela veut donc dire que je pourrai plus t'aider autant. Pour un moment. Tu devras te trouver un travail à temps partiel...

- Quoi?, coupe-t-elle.

- Tu m'as bien compris, Onnenatonnen. Je subviens à tous tes besoins depuis toujours. Tu ne croules pas sous le luxe, mais tu ne manques de rien et tu n'as aucune dette d'études. Et puis, ce n'est que temporaire. Quand j'aurai terminé de payer le voyage, tu pourras quitter ton emploi si tu le veux. »

La jeune femme affiche un air tantôt horrifié, tantôt boudeur. Elle ne défiera pas tout de suite son père. Elle doit d'abord penser à une tactique offensive. Onnenatonnen ne compte pas s'avouer vaincue aussi rapidement. Elle mettra ses talents de négociatrice à l'œuvre et tiendra son bout, quoiqu'il arrive!

« J'ai entendu que des voix s'élevaient. Je crois savoir de quoi vous parlez », fait Marie en sortant sur la véranda. Elle s'efforce de prendre un ton léger. « Je suis désolée, Onnenatonnen. C'est la suggestion de ton père, pas la mienne, je tiens à ce que tu le saches. Je dois reconnaître qu'il m'a prise de court! » Elle se tourne alors vers son conjoint, qui s'est levé en l'apercevant, avec un sourire radieux.

« Oui, il est temps de penser à nous, Onnenatonnen, dit son père. Nous ne sommes plus tout jeunes. Toi, tu as la vie devant toi. Et puis, ce n'est jamais mauvais d'acquérir de l'expérience. »

Pour le moment, la rouquine décide de tenir sa langue. Une sage réaction s'impose pour mieux exploser ensuite. Onnenatonnen développera son argumentation dans le calme.

« Par contre, poursuit Adrien, nous devons agir vite. L'agente de voyage nous a dit que les prix augmentaient sans arrêt. » À ces mots, Marie

verse une larme. Elle penche la tête sur son épaule de son conjoint. « Quelle bonne nouvelle!, s'exclame Roseline. Je suis contente que vous pensiez enfin un peu à vous! Vous le méritez! »

Autrefois, Onnenatonnen aurait piqué une crise de se voir ainsi évincée par son père. Mais, avec la maturité, elle a compris que la patience est récompensée. Elle sait qu'elle arrivera à convaincre son père. Elle le connaît par cœur! Pour l'instant, Onnenatonnen ferme ses livres d'universitaire et tire de son sac le roman qu'elle avait commencé un peu plus tôt dans l'autobus. Se couper du monde est parfois la meilleure stratégie.

ETSONDENON
Arbre de vie

Mai 2012

Etsondenon Picard a emménagé depuis peu dans un condo fraîchement construit, si différent de sa ferme dans Portneuf sur laquelle elle a vécu tant d'année, suite à son départ de Wendaké. Son mari est décédé l'année précédente et, sans enfant pour reprendre la terre, le temps était venu pour elle de vendre. Son modeste pécule, après le paiement des dettes, lui a permis de se procurer un lieu de repos bien à elle puisqu'elle n'a pas encore envie de vivre dans un centre de personnes âgées. La voilà de retour dans la communauté qui l'a vue naître.

À soixante-dix ans, Etsondenon croyait que l'allure moderne de sa nouvelle acquisition lui donnerait un souffle de jeunesse, mais, en ce samedi matin, il lui passe par la tête que c'était une lubie et que jamais elle ne retrouverait sa vitalité d'antan. Les moulures au plafond, la céramique tendance, le comptoir de cuisine en quartz reluisant, le parquet en bois foncé... Tout cela n'est que vanité, pense la dame. Etsondenon a du mal à s'acclimater à l'appartement de trois pièces conçu pour personnes seules. Les peaux léguées par son père, le capteur de rêve au-dessus de sa tête de lit et quelques autres objets décoratifs sont ses seuls repères, au travers de tout ce neuf.

Elle songe à ses animaux, à ses vaches laitières, qui dynamisaient ses journées, aux employés les plus fidèles qu'elle invitait à la maison le midi pour manger, aux travailleurs saisonniers mexicains qui savaient la faire sourire, à l'odeur des labours. Puis, elle pense au ménage de son ancienne demeure qui lui causait de plus en plus de maux de dos et aux articulations, au plancher qui craquait et au récent dégât d'eau. Non, c'était la bonne décision de partir. Seulement, engoncée dans sa tour à condos comme dans une boîte de sardines, entendant le bal des voitures sur l'autoroute tout près, Etsondenon regrette sa vie passée.

Ce matin, le soleil inonde la table de la cuisine où elle aime boire son café et lire son journal livré au rez-de-chaussée de l'immeuble tous les

jours. Aujourd'hui, elle tient particulièrement à sa lecture matinale, troublée par le Printemps érable et la loi spéciale votée contre les étudiants en grève. Puis, en après-midi, elle plonge dans ses livres.

Vêtue de sa robe de chambre, cadeau d'une nièce qu'elle ne voit plus beaucoup, Etsondenon prend l'ascenseur et descend les six étages. Devant son casier de la poste, elle rencontre Jeanne, une jeune mère célibataire qui se débat avec la poussette de son fils Jacob. Etsondenon a gardé cet enfant à deux reprises depuis son déménagement et s'éprend tranquillement de son minois joufflu. Cordiale, malgré son horaire chargé, la voisine, reconnaissante, s'est toujours montrée sympathique avec Etsondenon.

« J'organise un *shower* de bébé pour une de mes collègues, demain après-midi. Vous devez absolument venir, Etsondenon.

- Oh! Eh bien, ça me ferait un divertissement. Je n'ai jamais participé à un *shower*, comme vous dites.

- Il faut une première fois à tout! C'est à quinze heures. Bon je dois filer : j'ai une tonne de commissions à faire!»

De retour dans l'ascenseur, Etsondenon se demande s'il lui faut acheter un cadeau. Elle téléphone à Jeanne, mais pas de réponse. Tant pis! Etsondenon se doute que oui, de toute façon, et elle se rendra au centre commercial cet après-midi. Elle connaît les horaires d'autobus par cœur désormais, mais elle n'imagine pas qu'un calvaire est sur le point de commencer.

En plein milieu de l'autoroute, son véhicule tombe en panne. Etsondenon attend donc des heures dans une chaleur étouffante dans l'espoir qu'un autre autobus vienne récupérer les passagers. Comme le temps file, Etsondenon opte pour faire son achat à la pharmacie.

À l'heure dite, Etsondenon entreprend de descendre au deuxième étage. En sortant, elle perçoit les cris d'enfants et les voix provenant de l'appartement de Jeanne. À peine Etsondenon est-elle entrée qu'elle entend

du verre se fracasser, des hurlements fuser et une mère horrifiée : «Terry, mais qu'est-ce que tu as fait?» Jeanne lui répond que ce n'est pas grave et aperçoit Etsondenon, ne semblant pas être tout à fait à son aise. Dans le 4½ s'entassent une dizaine de femmes, certaines enceintes et même très enceintes, quatre bambins en âge de courir partout et trois berceaux portatifs. Des victuailles remplissent le comptoir de la cuisine et des paquets roses sont empilés dans le salon.

L'hôtesse fait les présentations et pendant que les convives mangent les bouchées, Etsondenon tente de s'immiscer dans les conversations des mères. L'une d'elles, en apprenant qu'Etsondenon n'avait pas eu d'enfant, s'exclame : «Oh! Comme vous devez le regretter!» Une autre semble tout simplement l'éviter. «Sans doute préfère-t-elle parler avec celles qui se sont aussi reproduites! Quel cirque!», pense ironiquement Etsondenon. Lassée par les préjugées des femmes, elle va retrouver Jacob qui sourit en la voyant. Le petit homme se concentre alors sur un camion de pompiers miniature. En s'asseyant par terre, Etsondenon se rend compte de son corps moins souple, mais cela ne l'empêche pas de prendre l'enfant dans son giron et de le bercer. Ravie, l'espace de quelques minutes, elle tourne le dos au groupe de mères.

«Bon, les filles, que diriez-vous d'ouvrir les cadeaux de notre gentille Lise?», demande Jeanne. Les femmes se ruent toutes au salon, choisissant la meilleure chaise. Etsondenon regarde autour d'elle et plus aucune place n'est libre; elle reste donc assise sur le tapis au milieu du groupe, avec les bambins qui s'amusent. «Contrairement à moi», pense-t-elle. À en juger par la couleur des emballages, Lise est enceinte d'une fille, son premier. Elle trône sur un fauteuil, alors que les autres l'observent, une flûte de mousseux non alcoolisé à la main.

Jeanne est à l'animation, elle demande de piger un premier nom dans le bocal : «Lucie!» Cette dernière tend à la fêtée une boîte plate qui dissimule des vêtements aux froufrous blancs. «Ohhhnnn!», font les femmes d'une même voix. Puis, c'est Alix qui offre son présent à la future maman. Un ensemble de vaisselle pour bébé émerge de la profusion de rubans. Des cris de joie jaillissent. De la part d'une autre, une poussette

fleurie, ensuite, des babioles et, le clou du spectacle, un lit complet, contribution de trois amies. Le dernier nom à piger est celui d'Etsondenon. «Voilà, Lise, tous mes vœux pour ta petite à venir!», fait-elle en lui tendant un minuscule sac, très léger, sur lequel une girafe boit un biberon.

Lise sourit en dégageant les feuilles de papier de soie jaunes. Son sourire s'efface lorsqu'elle découvre une carte-cadeau de vingt dollars de la pharmacie. «Oh!, comme c'est pratique», dit Lise. Silence, puis un raclement de gorge et un sentiment de malaise. Etsondenon a l'impression d'avoir gâché la fête, mais se ravise aussitôt. Bien sûr, son cadeau est moins grandiose que ceux des autres, mais elle n'a reçu aucune indication et elle ne connaissait pas la future mère. Était-elle censée lui offrir une année d'épicerie, et pourquoi pas une nouvelle voiture, tant qu'à y être! Etsondenon dissimule sa colère et il s'en faut de peu pour qu'elle quitte ces femmes, aller retrouver le calme de son logis. Jeanne brise le silence, se montre conciliante :

«Merci, Etsondenon, je suis sûre que ce sera très apprécié. Bon, eh bien, je crois que c'est l'heure de passer au gâteau. Qu'est-ce que vous en dites, les amis?, demande-t-elle en s'adressant aux plus jeunes.

- Ouiiii!», répondent-ils en cœur.

En entendant ces cris enthousiastes, Etsondenon esquisse un sourire penaud. Les enfants se font servir une part de gâteau et s'installent au salon sur la table miniature en plastique. Leur bouche et leurs doigts deviennent vite tout barbouillés de glaçage et la vieille dame s'empresse de les nettoyer avec les serviettes qui traînent. Puis, Jeanne lui apporte une assiette de dessert; Etsondenon la dépose sur le petit meuble et mange assise par terre avec sa jeune compagnie. Arthur est le premier à lui poser des questions.

« Qu'est-ce que tu fais dans la vie?

- Moi? Je suis à la retraite maintenant, mais avant, j'étais fermière.

- Sur une ferme?, s'enquiert Audrey.

- Avec des vaches?, continue Arthur?

- Oui, oui, sur une ferme avec des vaches!»

L'interrogatoire se poursuit quelques minutes pendant lesquelles les quatre marmots s'extasient des explications de la nouvelle venue. Etsondenon leur parle des machines agricoles, ce qui ne manque pas de susciter l'intérêt des trois garçons surtout. Elle leur parle aussi des légumes et des champs qu'elle et son mari cultivaient, des chats qui chassaient les souris et de son chien Flocon qui est mort peu de temps avant qu'elle déménage. Jacob a déjà entendu certaines de ces histoires, mais il prête l'oreille, pas moins captivé que les autres.

« Moi, mon chien, il s'appelle Jupiter!, explique Audrey.

- Moi, j'en ai pas parce que mon père est *allergique*», fait Terry à son tour.

Auprès de la marmaille, Etsondenon oublie ses tensions. Les enfants lui donnent un sentiment de légèreté. Dos à la cuisine, elle entend les femmes qui parlent entre elles. Etsondenon feint ne rien remarquer.

« Dis donc, elle s'y connaît avec les enfants, ta voisine!, dit Alix.

- Oui, je sais, elle a gardé Jacob deux fois déjà, répond Jeanne.

- Oh, donne-moi son numéro. Je pourrais avoir besoin d'elle.

- Et à moi aussi!

- Et moi!»

Même si Arthur, Audrey et Terry, sans parler des poupons, sont attachants, Etsondenon n'a pas l'intention de lever le petit doigt pour leur mère, à l'exception de Jeanne. «Quelle bande d'hypocrites! J'ai mieux à faire de mon temps que de fréquenter des gens hautains! Mais quand même, c'est flatteur», pense-t-elle.

À l'heure de partir, toutes viennent demander à Etsondenon si elle est disponible telle ou telle date, pour telle ou telle raison. À chacune, elle

trouve une excuse : «Non, une nièce doit venir me visiter», «Vous savez, j'ai peu de temps encore libre. Je me suis lancée dans toutes sortes de projets!» ou bien «Non, je pensais aller en villégiature.» Dans le couloir commun aux autres unités, Etsondenon confie en chuchotant à Jeanne qu'elle peut garder Jacob quand elle le voudra. «Oui, je sais, elles sont pénibles», avoue la jeune mère.

Mais Etsondenon n'a pas menti sur toute la ligne : elle a bel et bien des projets. Une épaisse pile de livres l'attend dans son condo tout neuf. Elle sait que les médisances, au sujet des femmes qui vivent différemment des autres, ne datent pas d'hier. Telle une bouée de sauvetage, ses livres la confortent dans ses choix présents et passés.

HAHATTEY
Sentier

Décembre 2008

Récemment, Hahathey s'est liée d'amitié avec quelques soldates, dont une qui perdra tragiquement la vie à cause d'une bombe artisanale. De Wendaké, il faut une quinzaine de minutes en voiture pour arriver à la base militaire de Valcartier. Au nord de la ville de Québec, entre d'épaisses lisières d'arbres de conifères et de feuillus, se trouve la centrale militaire. Hahathey associe ce lieu à des touches de couleurs : vert pour les arbres autour et brun pour les habits de combat. Son propre quotidien n'a jamais eu la rectitude des rangées de soldats au garde-à-vous, prêts à sacrifier leur vie pour leur pays... La jeune femme sait que plusieurs soldats de Valcartier ont perdu la vie au combat, victimes des talibans et de l'injustice.

Alors que les amies de Hahathey sont en mission, en cette fin de soirée, la maison de Wendaké n'est plus habitée que par les sons du téléviseur. Hahathey, dans la jeune vingtaine, est pelotonnée sur le divan en regardant le Téléjournal en compagnie de sa mère Emma. Tout est sombre autour d'elles, à part la lumière artificielle de l'écran. Un jeté multicolore abrite mère et fille. Claude, le père, travaille à une de ses expérimentations dans le garage. Du salon, Hahathey entend le moteur du chauffage d'appoint. Claude raffole de cet endroit et il est difficile de savoir quand il en sortirait.

La jeune femme écoute distraitement les manchettes. La cheffe d'antenne apparaît à l'écran, vêtue sobrement. Charlène Gariépy, depuis quelques mois à son poste prestigieux, remplit sa tâche avec brio. Ses reportages sur les femmes afghanes ont fait parler d'elle. Oui, pour toutes ces qualités, Charlène Gariépy incarne un modèle.

Le conflit syrien fait encore parler de lui, ce soir-là. On parle des combats qui perdurent et de la qualité de vie exécrable de ce peuple écorché vif qui ne se stabilise jamais. Soudain, alors que la bande sonore des reportages envahit toujours la pièce, le vide se fait autour de Hahathey.

Des pensées profondes s'articulent entre elles, comme un tableau vivant. Face à toute cette violence, la jeune femme se sent si impuissante! Tous ces gens au loin dans le besoin... Si elle est née dans un pays qui ne connaît pas la guerre, ce n'est qu'une simple question de hasard! Elle contemple sa chance d'Occidentale.

À l'insu de Hahathey, la soirée a soudain pris une tournure engagée, politique même. Elle a fait le plein d'idées neuves et se sent rapidement exténuée.

« Mais qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air toute perdue, ma fille!, se surprend Emma pour la faire émerger de sa torpeur.

- Ah! J'étais en train de songer à Charlène Gariépy. Tu te rappelles de ses reportages en Syrie et en Afghanistan?

- Oui, bien sûr. Quel personnage courageux!

- Je suis découragée par la situation, surtout par celles des femmes afghanes.

- Ne mets pas toute la pression du monde sur tes épaules, Marie », l'avertit sa mère, qui la connaît bien.

Hahathey commence donc à se renseigner sur le Moyen-Orient. Inspirée par Charlène Gariépy et ses amies soldates, elle se documente plus particulièrement sur l'Afghanistan. Hahathey se révolte contre toutes les injustices faites aux femmes. Des semaines durant, l'intérêt de la jeune femme est sans borne. Même s'il reste encore tout à bâtir dans ce pays de conflits, Hahathey doit également apprendre à s'en détacher.

Hahathey, après cette soirée digne d'un satori, se promet de faire tout en son pouvoir auprès des femmes plus démunies qu'elle. Cette décision orientera bien de ses actions à venir. Alors en recherche de travail, elle a prévu de faire, juste avant de commencer «la vraie vie», du bénévolat à l'étranger, dans des zones de guerre. La jeune femme se prépare, en suivant des cours et en lisant, à vivre la pauvreté inouïe de ces endroits souvent

ravagés par l'ignominie des Hommes. La seule pensée de ces nécessiteux lui arrache le cœur. Elle doit, d'ici là, s'endurcir pour faire face à cette réalité.

Hahathey sait que sa mère, elle, s'imagine le pire, qu'elle ne la comprend pas puisqu'Emma est quelqu'un de plutôt prosaïque. Elle l'attaque avec son flot de questions. «Mais Marie, c'est un calvaire qui t'attend là-bas! Et si ton destin, à toi aussi, devenait tragique? Le Canada se rend dans les pays en conflit, mais cela en vaut-il le coup ? À quoi bon mettre le nez dans tout ce grabuge ? Je n'ose même pas de dire les sueurs froides que j'ai dans le dos!»

Emma raconte les images de bénévoles humanitaires, de professionnels de tout genre, de personnes déployées en renfort ou de soldats morts au combat qui lui envahissent l'esprit ; des scènes d'enlèvements, de tortures...

« Mais enfin, maman, arrête de penser comme ça!, lui répond Hahathey.

- Je ne me permettrai pas que le drame entre chez nous!»

La jeune femme pense froidement que ce désir sera futile contre les chars d'assaut et les armes automatiques de l'ennemi, des fous de Dieu.

Hahathey, peu de temps avant son départ, sent la lourdeur de l'atmosphère s'installer sous le toit des Sioui. Un soir, pour distraire sa mère, elle improvise avec sa guitare pour la tenir le plus loin possible du téléviseur et de son flot de mauvaises nouvelles.

« J'ai composé une nouvelle chanson, cette semaine, lance-t-elle sur un ton faussement détaché.

- Ah bon ? Emma détourne son visage du téléviseur, plus qu'intéressée par l'annonce de sa fille. Tu es inspirée, ces jours-ci ! »

Emma fait venir son mari afin d'écouter la composition. Hahathey s'installe, à la table de la cuisine pour jouer. S'ensuivent les discrets mais sincères applaudissements de sa mère et de son beau-père. Ému, il ne dit

rien et passe le reste de la soirée en leur compagnie plutôt que dans son garage. Claude est un homme silencieux qui laisse par contre facilement transparaître les émotions. Hahathey promet d'écrire d'autres chansons.

Quand vient l'heure des nouvelles, l'atmosphère détendue s'éclipse. Emma tient à regarder, pour ensuite mieux critiquer le choix de sa fille. Les manchettes et les nouvelles locales passées, Charlène Gariépy passe aux nouvelles internationales. Avec son ton posé, la lectrice de nouvelles annonce un évènement d'importance où participe Abdou Diouf, le secrétaire général de l'Organisation internationale de la Francophonie. Hahathey apprécie non seulement cet organisme, mais aussi l'air confiant du porte-parole.

Emma détourne à son tour l'attention de sa fille du téléviseur. « As-tu entendu les essais de missiles sur la Base, aujourd'hui? Parfois, ils font tant de bruit que je sursaute. Cet été, ils ont probablement dépensé une fortune en munitions. Ça, je peux te l'assurer ! On aurait dit un tremblement de terre ! » Oui, bien sûr, Hahathey a entendu...

Ces militaires, Hahathey sait qu'elle en aurait bien besoin, une fois en mission humanitaire en Afghanistan. Ils seront peut-être son unique lien avec le Québec. Étrange de penser qu'ils sont parfois si détestés, pense-t-elle. Plus jamais elle ne verrait le monde militaire de la même façon qu'à son retour des zones de guerre.

Pour seul réconfort, Hahathey a apporté quelques livres qui lui donnent de la force. Depuis qu'elle a découvert ces œuvres, en parcourant au hasard les rayons des bibliothèques à la recherche d'informations sur les zones de guerre, elle souhaite, elle aussi, ouvrir la marche et entraîner dans son sillage les femmes de tous les horizons. Elle désire éclairer celles qui n'ont pas encore reconnu tout ce que recèle leur être le plus profond et qui n'osent pas, bien souvent, dévoiler.

Pour Hahathey, les guerres n'existeraient pas sans une profonde sagesse chez les Hommes. Par ses actions, elle espère effacer leurs fautes. Hahathey est partie, épée à la main pour rétablir la Justice. Elle se pose maintes questions sur sa condition de femme, surtout parmi tous les

hommes en mission comme elle.

Sur place, Hahathey retrouve par hasard ses copines soldates de Québec et des environs. Elle leur fait découvrir avec enthousiasme ses livres.

**ASQUA
Compagne**

Novembre 2011

«À un certain moment, le supermarché devient presque un lieu de pèlerinage, incontournable», pense Kumiko derrière sa caisse enregistreuse. Là, elle rencontre sans surprise Roxanne Sioui, sa cousine, qui vient faire ses courses régulièrement. «Est-ce que ça finira un jour d'arpenter ces allées et d'avoir la tête remplie de sempiternels soucis quotidiens?», s'exclame Roxanne à sa parente.

Kumiko, mais sa cousine l'a toujours appelée Asqua, est la fille adoptive du frère de la mère de Roxanne, marié à une Japonaise née au Québec. La femme de Paul Sioui, a facilité le processus grâce à sa double nationalité. Kumiko est arrivée du Japon alors que sa cousine est déjà à l'école secondaire, en 1982. Pour la première fois de sa vie, Kumiko voyait une petite fille de son âge aux yeux non bridés; une minuscule créature de quatre ou cinq ans, qui ne comprenait pas un mot de ce qu'elle lui disait. Timide à l'excès, Kumiko s'était ensuite réfugiée dans les bras musclés de son père adoptif, qui souriait de posséder enfin un tel trésor.

C'est dans un français sans accent que Kumiko s'adresse aujourd'hui à sa cousine, d'une chaleur toute polie. En revanche, ses yeux en amande et son teint ambré ne passent pas inaperçus.

« Je finis mon quart dans quelques minutes. On prend l'autobus ensemble, si tu veux, lance Kumiko.

- Génial, Asqua! »

Les deux femmes sont contraintes de voyager en transport en commun, puisque l'unique voiture de leur famille respective est déjà utilisée. Malgré ses valeurs écologiques, Kumiko se trouve lâche dans ces moments de préférer son auto, mais l'autobus lui permet aussi de s'évader par la pensée et lui procure des minutes de répit absolu, une pause entre le chaos du supermarché et celui de la maisonnée avec les enfants.

Jour après jour, Kumiko se tient plantée derrière sa caisse massive et complexe, entourée d'un tapis roulant et de sacs de plastique. Un tablier sale recouvre son uniforme aux couleurs ennuyeuses. Elle conserve néanmoins sa dignité, son aura princière. Roxanne et d'autres membres de la famille lui répètent qu'ils se désolent de la voir s'éreinter pour un emploi peu gratifiant et peu payant, mais aucun encouragement ou mise en garde n'est parvenu à changer le choix de carrière de Kumiko. «Je sais bien que je suis un drôle d'oiseau. Et puis, Roxanne n'a jamais vraiment pu me comprendre», pense Kimiko avec dépit.

Pendant ses longues journées, Kumiko réfléchit souvent à ses parents biologiques, dont elle ne se souvient pas, sûrement restés au Japon. Elle n'en fait part à personne. Ne sachant rien d'eux, elle se les figure très riches. Elle aime croire qu'elle aurait préféré une vie d'aventures, bien loin du luxe, si elle avait eu le choix. Même à trente-et-un ans, elle laisse son imagination gambader, et c'est ce qui la garde vivante. À l'adolescence, Kumiko avait développé une aversion pour l'école et elle n'a pas poursuivi ses études. Elle rejetait à petites doses son pays d'accueil, comme si elle disait au monde qu'elle conservait son indépendance et son identité asiatique avant tout. Une révolte muette et vaine qu'elle payait cher.

Kumiko est pourtant une lectrice avide. Elle traîne depuis l'hiver dernier le même livre dans son sac à main : *Les heures*, par Michael Cunningham. Ce livre, elle se l'est procuré en se promenant dans l'air anormalement glacé sur la rue Saint-Jean, est entrée à la librairie Pantoute, dans de la partie fortifiée de la vieille ville. Contrairement à ses habitudes, elle s'est dirigée ailleurs que dans la section « littérature québécoise », sa préférée. Son instinct l'a amenée vers l'inexploré, ce jour-là. À la recherche de rien de précis, elle est tombée sur cet ouvrage. Elle l'a feuilleté, l'a serré contre sa poitrine, avant d'aller le payer. De retour chez elle, elle s'était calée dans son immense fauteuil défraîchi et avait entamé sa lecture.

À peine assise dans l'autobus, Kumiko bondit. « Mon alliance ! », crie-t-elle. Les passagers affichent un air alarmé. Roxanne, médusée, ne lui fournit pas le support espéré. Elle répète aussitôt : « Mon alliance! Je l'ai

laissée à ma caisse ! » À force de manipuler des boîtes de conserve et des aliments surgelés qui déforment sa bague de mariage, Kumiko a pris l'habitude de l'enlever et de la déposer juste devant elle, bien en vue. Ce qu'elle redoute depuis des années est arrivé. Elle était probablement distraite par la venue de sa cousine.

Kumiko empoigne son téléphone cellulaire et compose, tremblante, le numéro du supermarché, puis le poste du bureau des employés. « Allô, Ginette ? J'ai un service à te demander. J'ai oublié mon alliance à ma caisse. Je viens de partir. (...) La caisse trois, oui. Tu peux aller vérifier, s'il te plaît? » Le silence se fait intense. Sentant le regard insistant de Roxanne, Kumiko l'informe qu'une autre collègue est allée vérifier. « Ah oui ? Génial ! Ahhh, merci, Ginette ! Tu peux me la garder jusqu'à demain ? (...) Bon, jeudi, alors. N'oublie surtout pas. Je suis certaine que tu comprends. Merci encore. Merci à toi! »

La frousse passée, Kumiko revient à elle-même. « C'est apparemment plus compliqué de veiller sur cette maudite bague que sur mon mariage lui-même ! », plaisante-t-elle. En effet, son union, à ce qu'en sait Roxanne, est parfaitement intacte. Malgré les différences culturelles, une réelle harmonie émane du couple de Kumiko et de son mari québécois. Lui aussi d'origine étrangère, quoique né à Québec, il a connu le racisme. Il a eu à vivre avec les écarts entre ses parents et les Québécois «de souche» et a souvent dû servir de traducteur.

Entre Kimiko et son époux règne un ton humoristique constant et salvateur. Le couple sait rendre le quotidien plus léger pour passer au travers des épreuves. Plus nerveux, son mari ne possède pas la confiance tranquille de Kumiko. Ils se complètent à merveille. Plus les temps sont difficiles, plus elle reconforte son amoureux. Sa patience, auprès de ses deux enfants en bas âge, a également de quoi impressionner.

Le stress qui s'est emparé d'elle, quelques instants plus tôt, est sans doute un des rares épisodes où Kumiko n'a pas gardé un calme à toute épreuve. «Moi aussi, j'aurais paniqué. Ce n'est pas parce que je ne porte pas encore d'alliance que je ne peux pas comprendre!», dit Roxanne. Kumiko décèle une pointe d'amertume dans les paroles de sa cousine. Elle

voit que Roxanne réprime un sanglot. Kumiko sait qu'elle pense à son fiancé qui l'a quittée depuis peu et qu'elle rêve, elle aussi, de posséder un bijou porteur de tant de significations. Kumiko préfère changer de sujet pour ne pas peiner Roxanne davantage.

Kumiko annonce qu'elle a rendez-vous le soir chez le coiffeur pour lui couper sa longue tignasse noire si lisse et vigoureuse de santé que Roxanne avait jadis jalouée. Jamais Kumiko n'a arboré des cheveux courts, même enfant. À l'époque, des élastiques et des barrettes ajoutaient une touche colorée au noir profond de la chevelure. Kumiko, elle, ne compte plus les fois où elle a souhaité avoir la teinte châtain de sa cousine. Très jeune, la petite avait été troublée par le regard des inconnus sur elle. «Tu sais ce que dit ma mère? Que quelqu'un qui change complètement sa coiffure souhaite de la nouveauté dans sa vie», l'informe Roxanne. Kumiko, bouche bée, ne veut pas s'expliquer davantage sur son choix et change le sujet.

« Comment vont les choses, depuis ta séparation?

- Ah! Je m'accroche comme je peux... J'aurai bientôt assez d'argent pour m'acheter un condo ».

Elle fait une pause. Roxanne vient de déménager depuis ses fiançailles rompues et habite désormais seule, ce qu'elle trouve difficile.

« Je pourrais bien renaître de mes cendres... Je ne sais pas ce que j'ai, ces jours-ci, mais je suis complètement obsédée par le Japon. Tu m'as contaminée, dit-elle en gratifiant Kumiko d'un coup d'épaule amical. J'ai vu un reportage sur les habitations japonaises et j'ai commencé à rêver. Je m'imagine des cerisiers en fleurs partout!

- Ah ! Les cerisiers sont clichés ! Je pourrais te parler d'un tas de choses qui ne le sont pas. Bien sûr, il y a les kimonos, les bouddhas et les cérémonies de thé, mais je me suis documentée sur une foule d'autres choses. »

Kumiko décrit ses découvertes récentes à propos de son pays natal. Jamais auparavant la Japonaise d'origine n'y a porté un tel intérêt. Grâce

aux tableaux de sa cousine adoptive, Roxanne est plongée dans une myriade de lieux surprenants. Kumiko parle d'abord de l'avenue de Torii du sanctuaire de Fushimi. Une longue allée de colonnes orangées où des écritures anciennes sont gravées en noir, sorte de passage méditatif où la réflexion est maîtresse. «Quelques interstices de lumière entre les billots de bois viennent distraire le marcheur, poursuit Kumiko. Il y a aussi les fameux "Rochers mariés". Ce sont d'énormes roches reliées par un pont de corde, une allégorie de l'art d'aimer».

Les forêts de bambous, les estampes, le saké, les baguettes, les paniers bento, les théières en fonte, les monts enneigés, les hôtels-capsules, les desserts au thé vert, les bonsaïs, les ponts ronds, les pagodes étagées, les portiques rouges, la technologie de pointe, la légèreté des haïkus, tout y passe. En plein milieu de son énumération enflammée, Kumiko baisse le regard, se mordille la lèvre inférieure, comme si elle retient des paroles qui lui ont presque échappé. Ses grands yeux sombres virent à la mélancolie, alors que la jeune femme est plutôt encline à s'amuser d'un rien, au lieu de verser des larmes qu'elle sait inutiles.

« Tu sais, j'ai reçu un colis, il y a quelques semaines. Ça m'a toute chamboulée. Il venait du Japon, mais j'ignore de qui. En fait, j'ai des doutes là-dessus. Il y avait de petites chaussettes et des baguettes à motifs à l'intérieur avec une carte postale de Kobe, au sud du pays. Mais aucun message. Alors je crois que...

- Que ??, insiste Roxanne.

- Que c'est de la part de quelqu'un de ma famille. J'ignore comment ils ont eu mon adresse, mais je ne vois pas d'autres explications. Je pense qu'ils vivent à Kobe et qu'ils me laissent la porte ouverte, si je veux en savoir plus. Voilà pourquoi il n'y avait rien d'inscrit derrière la carte postale, je crois.

- Hum, c'est possible. Et alors, que vas-tu faire ? »

En fait, depuis la réception de ce paquet, Kumiko se remet en question, malgré sa jeune trentaine, malgré son mariage heureux et ses enfants intégrés au Québec. Elle en est arrivée à la conclusion qu'elle

souhaite connaître ses parents, même en sachant qu'ils n'ont pas voulu d'elle. Dans le cas où l'envoi ne provient pas d'eux, est-ce de la part de frères et sœurs, d'autres membres de la famille ?

Roxanne frissonne. Toutes ces années, son Asqua s'est fait sienne cette cousine si amicale, si tolérante. Elle a un peu l'impression, en se confiant de la sorte, qu'elle la trahit. «Tu es la première à qui j'en parle», souffle Kumiko très bas. L'interlocutrice sourit à cette évocation. «Tu sais, moi aussi, c'est toi que je serais venue voir en premier, déclare Roxanne. Et maintenant quoi? Est-ce qu'il faut redouter de te voir nous quitter?» Silence. Elle poursuit. «Excuse-moi, c'est mon égoïsme qui parle à ma place.» Les deux femmes se taisent à nouveau.

- Mais je ne comprends pas pourquoi ils t'ont envoyé des chaussettes..., s'interroge Roxanne

- Ah, ça ? Je ne sais pas non plus.

Kumiko retire sa botte pour laisser voir un mince tissu qui ne couvre que la plante du pied et monte sur le dessus sans rejoindre la cheville. De la dentelle enveloppe les orteils et, sous la partie antérieure du pied, un coussinet blanc vient amortir les pas. C'est un accessoire de qualité tout en élégance. Kumiko se rechausse et poursuit.

« Tu sais pourquoi j'ai commencé à me poser toutes ces questions sur mes origines? Ça, fait-elle en lui désignant *Les heures*. Ce livre ne me quitte jamais. Grâce à lui, j'ai pris conscience de ce que je voulais vraiment. Si je ne l'avais pas lu, je crois que je serais restée indifférente au colis du Japon. Sauf que maintenant, les choses sont différentes, tu comprends?»

Il est temps pour Kumiko de descendre de l'autobus.

« Tu me tiens au courant, Asqua? Je veux dire si tu pars au Japon?

- Promis.»

Dans un geste rempli de majesté, Kumiko déploie son parapluie, telle une ombrelle asiatique et disparaît. Comme une forme en origami qu'on

aurait dépliée, elle s'est livrée tout entière à Roxanne qui la voit s'éloigner, troublée.

TETEENRET
La nuit tombante

Septembre 2008

Teteenret Gros-Louis entre dans sa cuisine défraîchie. Elle aperçoit sa fille Jasmine dans la pénombre, ce qui la fait sursauter. Teteenret observe sa mine basse et son cœur de mère s'arrête de battre un instant. Elle frissonne. Teteenret a toujours gardé son cœur et sa maison grands ouverts à tous, en premier lieu à ses deux filles. Elle s'assoit sur une de ses chaises recouvertes d'un plastique transparent et rigide. En dessous se trouve un tissu en vogue il y a de ça plusieurs décennies, un carrelage orange et vert lime, avec des bandes jaunes.

Teteenret se risque à briser la glace d'un ton qui se veut le plus détaché possible. En baissant les yeux, elle voit le *Journal de Québec* qui traîne sur la table et en commente la couverture d'un air badin. «Qu'est-ce qu'il nous a encore fait, celui-là?», demande-t-elle à la vue de la photo du premier ministre. Teteenret étire visiblement les secondes qui passent et Jasmine ne s'y oppose pas, elle-même bouleversée.

Teteenret sait que les angoisses maternelles ne disparaissent jamais et que sa fille, étant aussi une maman, craint à chaque instant pour le bien-être de ses trois enfants. L'inquiétude ne se tait jamais, même si ils sont en parfaite santé. Elle sait aussi sa fille et ses enfants fragilisés depuis la mort récente de leur père, vaincu par le cancer quelques mois plus tôt.

Teteenret a été happée par le départ hâtif de son gendre, pour qui elle éprouvait beaucoup de respect et d'affection. Elle craint que Jasmine replonge dans l'état de dépression qui avait suivi le décès de son époux. Elle n'en est pas encore tout à fait remise. Le sera-t-elle jamais ?

Voyant que les nouvelles du jour de la une n'éveillent pas l'attention voulue, Teteenret feuillète les pages salissantes et colorées du journal jusqu'à la grille de mots cachés. Teteenret est friande de ce genre de jeux. Elle passe son temps au bingo et à regarder des émissions le plus souvent stupides, aux dires de Jasmine. Pourtant, Teteenret a un côté intellectuel

que ne lui connaît pas sa fille. Si elle en avait eu les moyens, Teteenret se serait abonnée à des revues d'Histoire et de littérature.

Teteenret saute presque sur le crayon à l'autre bout de la table. Ses gestes saccadés traduisent son angoisse. Jasmine se lance :

« Maman, tu sais, je ne serai pas ici pendant plusieurs mois. Ils m'envoient en Afghanistan.

- Mon Dieu ! » dit Teteenret dans un souffle qui s'éteint.

Teteenret a toujours éprouvé beaucoup de fierté pour l'aînée de ses deux filles, autonome, étudiante aux multiples talents. Infirmière diplômée, Jasmine travaille pour les Forces armées canadiennes. Teteenret a jadis accepté avec regret que sa fille s'établisse dans la métropole, suivant son futur mari. À l'époque, mère et fille ne s'entendaient pas bien, ne se parlaient que rarement. Au moins, c'est elle qui commande, pensait Teteenret. Jasmine se faisait respecter de son mari, ce que Teteenret saluait. De son côté, il n'en a pas toujours été ainsi...

Teteenret est devenue la tête forte qu'elle est née pour incarner, même si, pour ses proches, ses fragilités restent bel et bien apparentes. Elle se reprend sur les années de violence, comme une compensation tardive. Son ancien conjoint Richard, le père de ses filles, s'est insidieusement joué de Teteenret, des années durant. Au début, elle ne voyait pas son manège, elle ne répondait pas à ses réprimandes de plus en plus violentes. Il suffisait à Teteenret de dire un mot de trop, de discuter avec un voisin ou de faire brûler le souper pour que cela déclenche chez Richard des rages folles. Sans emploi, sans famille, sans ressource, Teteenret se laissait faire, ne croyant pas trouver mieux ailleurs. La mère de Teteenret, lorsqu'elle était encore en vie, lui avait souvent répété l'importance d'élever une famille. Teteenret se raccrochait à cette idée et souhaitait que tout s'arrange, malgré les bleus et les cicatrices qu'elle avait dans l'âme et, plus tard, partout sur le corps.

En effet, Richard s'autorisait aussi à la frapper, jusqu'au jour où Teteenret a perdu conscience à cause de ses coups. Les filles, elles, étaient trop jeunes pour prendre la mesure de la violence faite à leur mère qui les

en protégeait. Ce n'est que des années plus tard qu'elle leur a parlé de leur père. Les deux filles n'ont jamais voulu revoir cet homme violent et alcoolique.

L'exutoire de Teteenret, sa bouée de sauvetage, a été la lecture. Heureusement, Richard ne comprenait rien aux livres et n'a donc pas empêché Teteenret de lire. Gabrielle Roy et Alexandre Dumas étaient ses auteurs préférés. Grâce à ses lectures, l'esprit de la lectrice a évolué, s'est fortifié. Elles lui ont permis un jour de s'affirmer et de trouver la force de quitter son époux abusif. Teteenret a ainsi puisé des forces encore insoupçonnées en elle.

Teteenret est marquée à vie par les mauvais traitements infligés par son mari. Malgré tout, grâce à son geste courageux, elle et ses filles ont pu s'en remettre et vivre des années heureuses. À son tour, Jasmine avait foncé tête baissée vers le bonheur... jusqu'à ce qu'il s'éclipse de son existence, à elle aussi.

À l'annonce du départ prochain de Jasmine pour l'un des plus dangereux pays du monde, où on fait peu de cas des femmes en général, Teteenret fond en larmes. Apparemment, rien ne leur sera épargné, en cette année maudite! Au moins, le décès de son gendre l'a rapprochée de sa fille et de ses petits-enfants. Jasmine était revenue vivre dans sa maison d'enfance, dans la maison de Wendaké.

Malgré tous les malheurs traversés par la famille Sioui, Teteenret est toujours parvenue à entretenir et conserver le charme de la demeure centenaire. Entourées par des arbres touffus et en santé, la pénombre et la fraîcheur caractérisent toutes les pièces, dont la cuisine vieillotte, là où se trouvent les deux femmes, maintenant enlacées. «Un autre départ», se dit Teteenret, n'osant pas verbaliser ces pensées trop cruelles pour être entendues.

Teteenret s'écarte un instant de sa fille. L'épaule de Jasmine arbore désormais une tache imbibée de larmes. Les yeux de Teteenret, noircis par le maquillage (elle en met toujours trop), coulent. Elle tient fermement les bras de Jasmine. « Ne penses-tu pas que tu es encore trop fragile pour une

telle mission? Certaines personnes reviennent de ce foutu pays le moral à son plus bas, lorsque ce n'est pas avec un membre manquant. » Le ton de sa mère fait sourire Jasmine, quoique peu rassurée.

« Heureusement, je sais que tu seras là pour les enfants, répond Jasmine. C'est ce qui compte. Ils ne seraient pas plus heureux ailleurs. Tu nous as procuré le havre de paix qu'il nous fallait, maman. Maintenant, je dois faire face à mes devoirs. Nous avons toujours su qu'une telle situation pouvait se présenter. Nous y voilà. »

Au moins, Teteenret aura l'esprit occupé par ses petits-enfants et Jasmine sera distraite de son deuil. Teteenret s'imagine qu'ils seront fiers de leur mère. Se séparer de la plus jeune et la plus fragile, sera sans doute crève-cœur. Teteenret pourra aussi compter sur l'aide de son autre fille, Josée.

Teteenret empoigne dans un élan vif et brusque le boîtier de métal égratigné qui contient ses précieuses cigarettes. Jasmine a un mouvement de recul, comme si elle anticipe déjà la fumée forte qui en sortira. Une fois de plus, le fossé entre Teteenret et sa fille est une évidence. Teteenret est devenue un personnage sans trop de raffinements, parfois rude, appréciant goulûment les plaisirs terrestres, mince compensation des années de désespoir au travers desquelles elle est passée. Encore sous le joug de Richard, elle n'osait presque plus parler. Enfin libérée, elle a changé du tout au tout.

Teteenret absorbe une grande quantité de nicotine avant de pouvoir se calmer. Jasmine a les yeux rivés sur les mots-cachés et déchiffre la grille mentalement. En ce jeudi, le thème du jeu est la bande dessinée. Teteenret a déjà entouré les mots « croquis », « expert », « couleurs », « bulle », « imagination » et quelques autres.

Le calme revient progressivement, dans la cuisine exiguë, jusqu'à ce que les voix des enfants se fassent entendre : ils reviennent de l'école en trombe. Les deux femmes sortent de leur torpeur respective. Enfin, la vie reprend un cours un peu normal. L'intérieur des murs s'égaye avec les voix des plus jeunes. Il a semblé à Teteenret qu'elle ne les a plus revus depuis

des lunes.

Pour une petite quantité de gens seulement, Teteenret se lève pour accueillir ceux qui viennent vers elle. Ses petits-enfants font partie de ces personnes. Elle va à leur rencontre et, dans le portique, elle les étreint avec une force inhabituelle. Elle leur retire leur sac à lunch qu'elle dépose sur le comptoir. Teteenret soupire. « Nous devons parler », dit-elle.

L'heure du conciliabule, s'annonçant grave et lourd, peut commencer.

ANGYAHOUICHE
Écho des bois

Octobre 2008

En sa sœur Lahontiac, Angyahouiche Sioui voit un égal; elle a récemment trouvé en sa sœur un support afin de traverser les moments les plus douloureux. Chanteuse dans les bars et choriste, Angyahouiche avait pris une pause suite à un épuisement professionnel, un recul qui lui a permis de réfléchir sur ses désirs les plus profonds. Pendant son congé, elle a beaucoup lu, est retombée les deux pieds sur terre. Ses livres lui ont donné le goût de se dépasser, d'aller au-delà de ses appréhensions, même si elle est une femme et qu'elle risque de se le faire reprocher à un moment ou à un autre.

Angyahouiche s'est mise à se poser des questions qu'elle n'avait jamais osé confronter avant. Ce qu'elle souhaite plus que tout, désormais, c'est une carrière et le succès, à l'international si possible. Elle fera tout pour y arriver. Ce sera elle, la prochaine reine de la pop, elle en est convaincue.

«Bon, je crois que cette fois je suis prête : je retourne sur scène!, apprend-t-elle au téléphone à Lahontiac. Cette fois, je vais percer le marché pour de bon.» Angyahouiche entend alors sa sœur, euphorique, qui sautille sur place. Tant pis pour les voisins du dessous! Lahontiac, installée à son compte dans un petit commerce de Wendaké, est serrurière; sa tête est conçue pour trouver une solution à tous les problèmes. Habitantes de ce quartier depuis leur enfance, Angyahouiche et sa sœur connaissent plusieurs propriétaires de bar à chansons, dont certains l'ont employée quelques mois plus tôt. Quelques instants après avoir raccroché, Lahontiac rappelle sa sœur.

« Hé, la sœur! Et si on se rendait ensemble discuter avec certains des propriétaires? Je serais ton agente d'un jour!

- Et ton magasin, Lahon? Je peux m'en charger toute seule, tu sais?
- Ce n'est pas grave. Je fermerai pendant l'après-midi.

- Écoute, je trouve que tu vas un peu trop vite en affaires. Ce n'était qu'une idée que je lançais.

- Tu ne veux pas te l'avouer, Angy, mais il est temps. »

L'enthousiasme de sa sœur aînée est tel qu'Angyahouiche se laisse convaincre. Dans la famille, Lahontiac est celle qui impose le plus sa place, véritable *tomboy* doté d'une forte personnalité.

Les deux sœurs doivent se rendre à l'extérieur de Wendaké. Le premier lieu visité par les deux sœurs, nommé L'Alligator visiblement en l'honneur du spécimen empaillé à l'entrée, tient plus du restaurant que du bar. L'odeur des potages et de la viande grillée plane encore dans l'air, bien que les clients du dîner aient tous quitté. Angyahouiche ne s'est produite qu'une seule fois dans cet endroit qui ne possède pas de scène : le coin de la vaste salle à manger et son plancher noir en vinyle en font office.

Angyahouiche se fait réembaucher sans trop mettre de pression. Elle inspecte ensuite les lieux de sa prestation. Derrière le microphone, elle est prise de trac. Elle se remémore la dernière soirée, alors qu'elle se tenait exactement à cet endroit. Cette salle permet une très grande proximité avec son public et Angyahouiche n'est plus du tout certaine d'en avoir envie.

« Hé, l'artiste!, l'interpelle Lahontiac de sa voix puissante. Ça va? Tu as l'air terrorisée. » Ainsi, son émotion transparait, même à plusieurs mètres ! Angyahouiche ne veut pas avouer son anxiété devant l'homme qui vient de l'embaucher. «Non, tout va bien! Je crois vraiment que je dois mes pièces», feint-elle. L'aînée se rapproche de sa sœur.

« Alors, qu'est-ce qui se passe ? Un blocage ?, demande Lahontiac tout bas.

- Je suis terrifiée. Je vais être prise d'un stress mortel, lors de la première.

- Tu as tout le temps nécessaire pour bien te préparer. Le contrat ne débute que dans quelques semaines.

- Tous ces lundis pendant deux mois seront difficiles pour moi ; je le sens, surtout au début. »

Angyahouiche se rend maintenant compte qu'elle a peut-être surestimé son degré de préparation mentale et qu'elle s'impose beaucoup de stress, si tôt après sa remise sur pied. Elle doit être vigilante pour ne pas s'épuiser à nouveau. Angyahouiche prend une grande respiration. Son retour sera attendu. Elle doit s'affairer à peaufiner ses chansons, ce n'est pas une mince affaire. Angyahouiche est tenue de faire la paix avec ses angoisses au plus vite si elle veut que sa carrière prenne son envol. Elle sait qu'un rêve d'enfance ne se réalise pas sans grands tourments.

Le second commerce visité est un bar, un demi-sous-sol bien décoré à l'ambiance amicale : Le Ghetto central. Au fond de l'établissement, le piano droit attire l'attention d'Angyahouiche, mélomane jusqu'au bout des doigts, et elle ne cesse de reluquer l'instrument durant tout l'entretien. Le propriétaire est une vieille connaissance des deux sœurs. Derrière son comptoir, il sirote un gin-tonic avec une paille. Visiblement heureux de la revoir, le propriétaire la réembauche sur le champ. « Tu es le talent le plus prometteur qui ait jamais foulé les planches de cette petite scène », affirme-t-il. Jadis, Angyahouiche se produisait les samedis, la journée la plus achalandée de la semaine. Souvent, il fallait refuser des entrées. « J'espère que tu n'oublieras pas d'interpréter quelques-uns des chants traditionnels. La voix a capella, ça vient toujours me chercher, Angy.»

Alors que la conversation tourne à la discussion amicale entre l'imprésario d'un jour et le propriétaire, Angyahouiche se rue sur l'instrument. Lahontiac n'a plus entendu sa sœur jouer depuis longtemps. Dès qu'Angyahouiche presse les touches, son stress s'évanouit complètement. Sa sœur s'arrête un instant pour écouter, sans oser faire un son.

Au bout d'un moment, Lahontiac insiste : « L'après-midi avance, il vaudrait mieux partir. » Angyahouiche se lève et, une fois dans la rue, ne peut pas s'empêcher de marcher à une allure rapide. Anormalement rapide, en fait. Depuis qu'elle s'est mise à jouer du piano, Angyahouiche arbore un

air hagard. «Es-tu fatiguée, Angy?», lui demande Lahontiac. Pas de réponse. Lahontiac accélère et parvient à marcher au rythme effréné que sa sœur, dont le visage a pris un air mélancolique. Elle ne dit rien, la gorge nouée par l'émotion. Elle regrette sa séance musicale, qui l'a plongée dans des souvenirs douloureux. Comme un vent d'hiver qui s'immisce tranquillement dans les interstices des fenêtres et qui refroidit les pièces d'une maison, les morceaux ont peu à peu atteint Angyahouiche sous l'épiderme.

Depuis le décès de sa fille, Claire, trois ans plus tôt, Angyahouiche n'a plus tout à fait été la même. Chaque jour, depuis qu'un chauffard ivre a fauché son enfant, elle combat une mort dans l'âme. Elle a élevé sa fille seule depuis la séparation d'avec son père, un individu sombre et volage qui ne venait visiter Claire que quelques fois par année. Il l'emmenait en promenade pour la journée dans sa camionnette, alors qu'Angyahouiche angoissait de ne jamais revoir sa fille s'il lui prenait de l'enlever. Angyahouiche se débattait pour bien la faire vivre, mais elle a vu ses efforts anéantis, tout comme un pan entier de sa vie.

Pendant les semaines après la mort de sa fille unique, Angyahouiche est retournée habiter chez sa mère, avec une peine immense. Pendant ce temps, Lahontiac se rendait plusieurs fois par mois à l'appartement pour y faire le ménage. Ces jours tristes pour tous, la famille s'en était toujours crue à l'abri. «Le malheur s'acharne sur moi», pense ténébreusement Angyahouiche.

« Il y aura des jours meilleurs devant toi, Angy. J'en suis certaine, commence Lahontiac pour l'égayer.

- Je sais et ce sera grâce à toi.

- Ah! Rien de trop beau pour ma petite sœur. »

Angyahouiche ne parvient pas encore à sourire. Elle n'a pas pu résister à l'envie de jouer certaines pièces que connaissait Claire. Lors des réunions familiales, Angyahouiche et sa fille exécutaient souvent des morceaux à quatre mains. Elles emportaient le piano électronique dans son épaisse housse noire, là où leurs petits numéros étaient en demande.

En pareilles circonstances, le silence est tentant, mais ne sert qu'aux ruminations obscures, inutiles. Angyahouiche, qui a appris à combattre la douleur, se fait violence pour recouvrer ses sens. Sur un coup de tête, elle informe Lahontiac d'un changement dans les plans : « Allons plutôt au Moribond. Ça nous fera voir autre chose », lance-t-elle sur un coup de tête. Lahontiac hésite. « Bon, si tu veux. Ça pourrait t'être profitable de chanter dans un nouveau lieu. » Le propriétaire de ce bar leur est inconnu. Après cette dernière visite, quelques rues plus loin, Angyahouiche et sa sœur pourraient conclure qu'elles ont atteint leur objectif.

Le propriétaire, un certain Ronald, émerge par des portes battantes avant de s'approcher d'elles. Il est visiblement irrité. Il a un teint orangé et sa chemise est ouverte, sans oublier un pendentif fait d'une pince de homard au bout d'une longue chaîne. Angyahouiche étouffe son rire afin d'arriver à se présenter.

« Je n'aime pas discuter avec des femmes, encore moins des Indiennes, les informe-t-il d'emblée. Laisse-moi deviner : toi aussi, tu penses être une Céline Dion ? »

– Non, Angyahouiche en vaut dix, tranche Lahontiac, bouillante de rage.

- Non, ça ne me dit rien. Il y a déjà trop de femmes qui chantent.

- Laissez-moi vous chanter quelque chose pour vous convaincre, insiste Angyahouiche. Vous adorerez. Et puis, je fais aussi mes propres compositions.»

Malgré les insistances et les noms de critiques positifs à son égard, rien n'y fait. Lahontiac a abandonné quand Angyahouiche se met à plaider en sa faveur. Elle a dorénavant les yeux pétillants, comme mue par une force insondable. C'est la force que Claire lui a transmise. Cette hargne lui vient d'elle. La mère endeuillée a enfin transformé son chagrin en une énergie redoutable. « Si vous ne m'engagez pas, ce sera la plus grave erreur de votre vie. Je suis plus en forme que jamais, prête à conquérir le monde. Mon moment est venu, je le sens », termine-t-elle. Touché, le

regard de Ronald change complètement. La démonstration de force le convainc.

D'abord un être rude et peu conciliant, l'homme aux allures de macho se montre compréhensif... et même visionnaire. Ronald informe Angyahouiche des améliorations qu'il compte apporter à la scène et à la salle. Il est sur le point de mettre en branle un chantier pour fabriquer une plateforme surélevée tout équipée, avec un système acoustique ultra performant.

« Manquera-t-il quelque chose, selon toi?, demande-t-il à Angyahouiche.

- Peut-être des rideaux. Ça produit tout un effet sur le public.

- Alors, c'est décidé ! Un rideau sera là, quand tu viendras faire tes spectacles ! Tu as une préférence pour la couleur ?

- Rouge, c'est la couleur traditionnelle, mais bleu profond, je préfère. Bien éclairé, ça crée une ambiance chic. »

L'entretien se termine, alors que tous arborent un sourire. En franchissant la porte, le propriétaire lance : « Reviens-nous vite, Angyahouiche! », mais cette dernière, prise par les émotions, manque de souffle pour lui répondre.

ONDACHIA
Universalité

Mars 2009

À l'aube de la fin de la semaine, Ondachia a pris le volant et s'est rendue à Place Laurier, le plus grand centre d'achats de la ville de Québec, à une vingtaine de minutes de Wendaké. Là, elle a voulu se perdre une fois de plus dans la cohue et se joindre aux consommateurs tels des fourmis munies de sacs en plastique colorés. Mais ni les fontaines d'eau artificielles ni les groupes de filles gloussant de plaisir, rien ne lui insuffle quoi que ce soit d'apaisant. Ondachia sait qu'elle doit éviter les magasins, car elle ne peut pas se passer d'acheter. Mais c'est plus fort qu'elle : elle est accroc à l'accélération de son rythme cardiaque à l'idée de se procurer un article dont elle n'a pas besoin, mais qu'elle achète par pure envie de posséder.

Ondachia en fait ainsi depuis sa dépression, alors que, des mois entiers, la douleur lui tirait les entrailles. Cette maladie qui l'avait forcée d'une manière cruelle à côtoyer ses pires démons. Le rapport d'Ondachia avec l'argent a changé. Elle s'assoit un instant sur un banc, ses doigts bleuis par le poids des nombreux sacs qu'elle transporte. La vieille dame à côté d'elle, au dos courbé, se décide à se lever, dans un effort surhumain.

Puis, Ondachia aperçoit Olive Meunier, sa collègue au Ministère, qui vient vers elle. Ondachia sait que sa grande expressivité met Olive mal à l'aise, en fanfaronne qui aime attirer l'attention. Ondachia a cette confiance exubérante que sa consœur n'affiche jamais. Olive préfère demeurer dans l'ombre, tant et si bien qu'Ondachia doute qu'elle puisse un jour se rapprocher de cette personne si différente d'elle.

« Je n'ai pas pu résister. Il y a tant de nouveautés et de ventes de fin de saison, tu ne trouves pas ?, lance Ondachia en guise de salutation.

- Bonjour, Ondachia, comment vas-tu ?, répond Olive, coincée.

- Tu n'as rien acheté? Ma chère, je ne sais pas comment tu fais! As-

tu été dans cette nouvelle boutique, au premier étage? J'ai simplement tout raflé. Des jupes, des vestes, des ceintures, toutes à un prix imbattable. Ils vont me revoir, c'est certain. Les vendeuses se souviendront de moi, en tout cas. »

Olive ne parvient pas à se décrisper. Ondachia traîne des problèmes d'argent, un secret mal gradé sur leur lieu de travail. Ondachia s'est fait offrir de l'aide par quelques-uns, mais elle s'enfuit toujours lorsqu'une conversation prend un ton un peu sérieux, en femme aux émotions débordantes qu'elle est. Au début, elle a trouvé Olive rigolote et agréablement excentrique, mais sa timidité a fini par l'exaspérer.

À trente-huit ans, chérissant son indépendance, Ondachia est sans enfant et, comme elle se plaît à le répéter, elle n'en souhaite pour rien au monde. Quant à Olive, Ondachia a entendu dire, par l'entremise d'une collègue, qu'elle a déjà subi un avortement. C'est d'ailleurs une des seules choses qu'Ondachia sait à propos d'Olive. Regrette-t-elle son geste? Ça, Ondachia ne se résout pas à le lui demander, même si elle n'a rien contre ce type intervention. Elle en a elle-même bénéficié il y a plusieurs années. Il est souvent arrivé à Ondachia de déceler un air de tristesse chez Olive, mais elle ne parvient pas à identifier la cause avec certitude. Ondachia ne parvient jamais à bien cerner cette femme et elle craint d'outrepasser certaines limites en lui posant des questions trop personnelles.

Par ses achats compulsifs, Ondachia comble un vide sans user de sa raison. Et lentement, la vie s'évacue de son existence. Le sang qui a quitté le bout de ses doigts en est un signe avant-coureur. Elle se dit parfois qu'elle joue avec le feu et éprouve un sentiment de pitié pour elle-même. « Viens t'asseoir », indique Ondachia à Olive.

Auprès d'Ondachia, Olive semble encore plus troublée par sa présence. Il est venu aux oreilles d'Ondachia qu'un jour, Olive avait fait une remarque injuste et méprisante à son sujet : « C'est une sorcière. » Ces paroles trottent dans la tête d'Ondachia, mais elle s'efforce de passer outre. Elle n'en est pas à un commentaire près, au sujet de ses origines amérindiennes. À peine Olive assise, Ondachia souhaite changer de décor, comme mue par un ressort invisible : « On va prendre un café? »

L'ère de restauration, bien que familière d'Ondachia, n'a rien d'accueillant. Des tables aux formes impersonnelles, serrées sur leurs voisines et soudées au sol, ont été rapidement essuyées avec un torchon malpropre. « Je dois absolument te montrer ce que je me suis acheté », commence Ondachia, enjouée à l'extrême. « D'abord, du côté des vêtements, tous les tissus tournent autour des fleurs. Regarde cette jupe ! » Elle sort triomphalement le morceau en question, un large sourire fendant son visage basané et éclatant d'un faux bonheur. Olive ne trouve rien à lui répondre.

Ondachia couve une rage en elle. Elle préfère laisser croire que sa vie la satisfaisait, sans rien qu'il n'y ait à changer; que les événements se sont déroulés comme elle le désirait, faisant d'elle une femme complète. Oui, Ondachia est un être de liberté, mais plus encore une prisonnière de ses peurs, de ses colères et de ses pulsions.

C'est ensuite le tour d'un autre sac, celui-là rouge bourgogne, puis d'un autre, gris métallique. Ondachia saisit avec vigueur, presque avec fureur, leur contenu. « Et ça, tu dois absolument voir ça ! » Olive reste bouche bée. Les démonstrations et les descriptions se poursuivent de longues minutes. Tout concerne le matériel. On nage en pleine superficialité. Loin d'être aussi transportée que sa collègue, Olive se risque finalement à parler : « Tes cartes de crédit, dans tout ça, sont-elles toujours aussi pleines ? »

Aussitôt, Ondachia se renfrogne. Son regard perd immédiatement cet éclat qu'Olive ne lui voit presque jamais arborer. Ondachia hésite avant de répondre, se tord les mains comme une enfant prise en flagrant délit. « Oui, j'ai toujours beaucoup de difficultés du côté des finances. » Ondachia a au moins le courage de ne pas mentir.

« J'ignore comment je vais m'en sortir. Je croule sous les dettes et je réalise que je suis en plein pétrin.

- Ne penses-tu pas que tu devrais rapporter tous ces nouveaux morceaux? »

Silence, puis :

« Je te conseille de le faire tout de suite. Tu en as pour plusieurs centaines de dollars. Profites-en avant que les magasins ne ferment.

- Mais de quoi vais-je avoir l'air auprès des commerçants ? », dit-elle si bas qu'elle semble se parler à elle toute seule. « Je dois réfléchir avant. »

Le silence retombe quelques instants. Olive allège l'atmosphère.

« Alors, comment va ta peinture ?

- Ah, tu sais, j'ai arrêté, répond Ondachia tristement.

- Je ne suis pas la seule au travail à penser que tu devrais replonger. »

Ces paroles touchent Ondachia. Il y a un peu plus d'un an, elle a organisé un vernissage pour sa première exposition dans une petite galerie et plusieurs collègues s'y sont présentés. Olive aussi y était. Cette soirée a créé un réel esprit de groupe dont la peintre a été le centre d'intérêt principal, l'étoile. On s'est régalé de ses toiles énigmatiques. Même les supérieurs étaient venus à la galerie.

Jamais disgracieux, le travail d'Ondachia est fin, infiniment fouillé et recherché. Une véritable œuvre d'intellectuelle. Il lui arrive cependant de perdre le contrôle sur ses idées et le tout s'embrouille. Elle a encore à apprendre. Ce sont ses lectures qui l'inspirent le plus. Ondachia a peint des femmes aux talents multiples, des femmes fortes et des modèles. C'est un mélange hétéroclite, baroque. Ondachia prend plaisir à transporter les gens, à leur enseigner. L'artiste touche également à des sujets politiques, mais sa plus grande habileté est de transposer des contes autochtones. Les critiques lui reprochent quelques fois ses écarts un peu fous, mais le plus souvent, ils se rétractent et en redemandent.

Replonger ? Elle y a évidemment déjà songé. Ondachia baisse la tête et sourit. Olive n'en ajoute pas davantage. Ondachia saura quand elle sera prête. Elle porte son regard au loin, aussi loin que la devanture des boutiques des alentours le lui permet, et se concentre sur le vice qui couve en elle-même.

« J'ai vécu la chose la plus étrange et la plus embarrassante, tout à l'heure... J'étais tellement insultée ! Je passais dans une joaillerie, je regardais bien tranquillement les pièces et la vendeuse m'a chassée. Elle me regardait de haut, comme si j'étais un morpion à anéantir, tu vois ? Elle m'a traitée de sale Indienne. J'ai déguerpi. Je n'y remettrai jamais les pieds. C'est après cela que...

- Que tu as eu envie de tout acheter, termine Olive. Quelle garce!

- Oui..., articule faiblement Ondachia, honteuse.

- Tu sauras t'en sortir, Ondachia. Il te faut rassembler un peu de courage et t'éloigner des centres d'achat. C'est le pire endroit pour toi, voyons!

- Je sais bien, mais c'était plus fort que moi. »

Un tel feu s'empare d'Ondachia, dans ses moments de faiblesse! Comme tous en vivent, après tout, mais elle, elle n'arrive pas à éviter le piège tendu devant elle. Elle dépasse cette frontière mystérieuse qui l'effraie elle-même.

« Écoute, je ne connais pas de véritable solution à ton problème, dit Olive. Je ne suis pas psychologue, mais quand le désespoir tente de s'emparer de moi, j'essaie de penser à des choses agréables. Tu sais, ériger des barrières autour d'un monde qui n'appartient qu'à toi.

- Hum... eh bien, il y a le chalet de mes parents. J'y ai passé les étés de mon enfance. »

Ondachia raconte les paysages de ces années de bonheur. Le vent du fleuve, l'odeur du gazon coupé et les framboisiers généreux la hantent encore. Elle est pourchassée par le parfum des fleurs dans les plates-bandes entourant la maison et par le puits où, enfant, Ondachia jetait des pierres pour passer le temps. Elle se met à rêver de cueillir des aromates, de nourrir les chats errants... Ondachia pense que le bonheur n'est plus à porter de main, à jamais envolé.

« À t'entendre, on dirait une âme perdue!, s'exclame Olive. Les

odeurs, les émotions et les images de ton enfance peuvent renaître. C'est bel et bien possible, Ondachia. Une vie de célibataire et sans enfant peut tout à fait être heureuse, tant qu'il s'agit de ton souhait le plus intime. » Ondachia a l'impression qu'Olive peut lire ses pensées. Tout de suite, Ondachia se sent un peu plus proche de cette collègue d'ordinaire si effacée.

Lorsqu'Ondachia s'éloigne enfin d'Olive, à l'heure de la fermeture du centre d'achats, elle sait que cette soirée les a changées, au moins un tout petit peu. Dorénavant, quand elles se croisent au bureau, elles se font une accolade chaleureuse et ne manquent pas de se raconter les derniers détails de leur vie. Leur amitié devient un moteur dans leurs journées mornes de fonctionnaires.

AATSONTA
Cristal

Octobre 2010

Haut perché dans une ruelle ombragée se trouve le condo d'Aatsonta. Ce logis enchante d'un seul coup d'œil par son allure racée, mais encore plus grâce à son jardin. Pascale Soublière, une amie chère à Aatsonta, adore y passer des après-midis relaxants, à parler de tout et de rien avec autant de légèreté que le vent qui s'y engouffre, jusqu'à ce que les premières neiges le recouvrent. « Tu as dix ans d'expérience de vie de plus que moi, je dois bien en profiter! », blague Pascale, âgée de quarante-cinq ans.

Emmitouflées dans leur manteau et des couvertures, les deux femmes boivent un thé à la menthe chinois, dans ce jardin aux propriétés bienfaitrices, tant il procure un sentiment de bien-être total. Mais Aatsonta se cherche, telle une adolescente, et Pascale se désole de la voir ainsi. Aatsontaaspire à couler ses vieux jours loin de tout, dans la forêt, malgré son attachement à sa cour et au village. « Tu vis en pleine utopie, très chère! », lui avait répondu Pascale. Aatsonta possède un caractère rêveur et ne dénigre pas quelques doux excès, alors qu'elle voit en Pascale un être qui se dicte toutes sortes de contraintes et qui n'ose qu'assez rarement laisser libre-cours à ses envies.

Aatsonta connaît bien les recoins de l'esprit de Pascale. Personne d'autre ne la soutient avec autant de vigueur. Presque entièrement dissimulée dans sa couverture brune aux carreaux beiges, elle écoute de nouveau Pascale se pencher sur ses projets, puis sourit en réponse à tant de passion.

Le refuge par excellence d'Aatsonta est son jardin qui lui procure du réconfort, telle une oasis de plénitude, même à l'approche de la saison froide. Ravie, la visiteuse s'y sent comme chez elle. Les délicates plantes sont attachées par de la ficelle ou du fil de fer puisque le vert a terminé d'agoniser depuis plusieurs jours déjà. La pergola aménagée permet ces derniers constats, pas exactement tristes, mais certainement pas heureux.

Aatsonta éprouve presque de la pitié, en observant les petites branches à l'allure cassantes et dénudées, d'un brun gris morne.

Elle tarde à rentrer les pots en glaise, ne voulant pas vider l'espace avant que ce ne soit absolument nécessaire. Disposés le long d'une allée humide en pierres cahoteuses et disparates, ils guident le passant vers un cabanon blanchi à la chaux, où des outils anciens ornent les murs intérieurs et qui regorge d'objets charmants sans utilité. Quand il ne fait ni trop chaud ni trop froid, Aatsonta ouvre les volets et va y écrire son journal, alors que l'odeur de la terre l'inspire.

La table, nappée de bleu pâle, invite à se détendre grâce au breuvage chaud et aux biscuits aux noix de Grenoble achetés dans une pâtisserie non loin de là. Sous ses pieds, Aatsonta sent les coquillages qu'elle a enchâssés dans le béton grossier. Près d'elle, la clôture florissante en été ne laisse plus voir qu'un bois au fini rustique artificiel, peint puis sablé. De l'autre côté du jardin, face à la barrière, des vivaces mauves grimperaient à un treillis sous des cieux plus cléments. Un mur de briques s'élève jusqu'à la hauteur du genou à quelques pas d'elles. Aatsonta y ajoute à la main des motifs d'arabesques.

Aimantée par ce décor, Aatsonta et Pascale émergent de leur rêverie à s'imaginer en plein été, déjà de retour, dans ce jardin unique.

« Je t'envie, Aatsonta. Ton jardin, c'est mon fantasme. Mais, d'un autre côté, je sais qu'assouvir mon désir me ferait désirer quelque chose d'autre. On n'est jamais satisfaites, n'est-ce pas?

- Je t'assure que ce coin vert requière beaucoup de travail! De toute façon, tu es la bienvenue quand tu le veux. Tu as toujours le double des clés de l'appartement, non?»

Le soir tombe, l'air frais et humide transperce maintenant les épaisseurs supplémentaires sur le dos des deux femmes. Elles entrent se mettre à l'abri. Les deux femmes s'installent confortablement sur le sofa design du salon avec leur tasse de thé. Posée sur le foyer, une photographie de Pascale, de son conjoint Pierre et d'elle-même, prise lors d'une courte escapade aux chutes Montmorency, rappelle à Aatsonta leur trio, qui

partageait les rires et le vin rouge français des années plus tôt. L'arrivée du bébé du couple a chamboulé leurs habitudes amicales et a ralenti leurs soirées bien arrosées. Aatsonta sait que cette photo trône dans le salon et elle essaye, sans même en être consciente, de l'éviter. Elle sent un pincement au cœur. Ayant coupé les liens avec ses parents et ses frères, Aatsonta a trouvé en Pascale et ses proches sa véritable famille. Avec eux, elle a célébré les fêtes et les anniversaires. Entre l'art, l'amitié et tout le reste, Aatsonta a laissé peu de place à l'amour, remettant au lendemain des projets avec des hommes pourtant intéressants.

«Écoute, Pascale, il y a quelque chose que je dois raconter, commence Aatsonta avec prudence. Tu sais qu'il y a semaines, je me suis rendue à Paris pour participer à un colloque, non?» Pascale, déjà concentrée, hoche la tête. «Eh bien, j'y ai rencontré un professeur-chercheur, un Français que je connaissais de nom. Lui aussi est spécialiste de l'époque baroque. J'attends depuis un moment d'aborder ce sujet avec toi.» Aatsonta fait une pause, boit une gorgée du liquide devenu presque froid.

«Il s'appelle Hector. C'est un homme court, chauve de surcroît. J'ai bien peur qu'il se soit fait une mauvaise réputation durant tout le symposium.» Elle rit faiblement. «C'est vrai qu'il a posé des questions un peu arrogante, mais bon... Je connaissais peu de monde. Lui, il est venu vers moi et m'a sauvée de l'ennui. Je suis tombée sous le charme!» Pascale sourit, mais attend la suite. «Il est si cultivé et se bat pour ses opinions. Nous avons passé les jours suivants du congrès ensemble. Si tu savais combien il est doué pour faire des compliments! Il me susurrerait des choses dithyrambiques à l'oreille. Nous nous sommes quittés la larme à l'œil. Il m'a promis de me contacter souvent et de venir me visiter bientôt. Plusieurs semaines se sont écoulées depuis...

- Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit avant?, s'exclame Pascale.

- Je craignais que tu fasses exploser ma bulle, tu comprends ? Tu peux être si dure! », répond Aatsonta.

En fait, le professeur ne lui a jamais écrit ou téléphoné. De son côté,

Aatsonta a tenté de reprendre contact, mais sans succès. Ses courriels et ses appels n'ont pas obtenu l'effet escompté et elle est maintenant désespérée. Aatsonta ne s'est pas confessée de son aventure parisienne dès son retour, lorsque Pascale est allée la cueillir à l'aéroport.

« Tu ne fuirais pas plutôt la réalité, Aatsonta? Ma pauvre, on dirait que tu t'es fait raconter tout un tas de mensonges!

- Tu me trouves naïve, n'est-ce pas ?, demande Aatsonta.

- Hum... en fait, il me paraissait sincère, à Paris, mais il semble avoir aussi profité de toi. Je ne peux pas te dire si son silence était planifié... Enfin, ça ne te servira à rien de te morfondre à chercher la vérité. Laisse tout ça derrière, plutôt. Ne cherche pas à te transformer en Pénélope, à attendre un homme. Tu vauds mieux que cela », conclut l'amie.

Aatsonta n'est pas du tout prête à admettre que sa rencontre n'a été qu'un épisode qu'elle doit effacer de sa mémoire.

« Je vois bien que tu es amoureuse, mais tu t'accroches à un homme sans scrupule. Par où commencer, pour t'en convaincre ? Je ne suis même pas certaine de ce que j'avance. L'amour est si imprévisible!

- Je tenté de me concentrer mes exercices zen pour libérer mon esprit. Pour rien au monde, je n'aurais laissé mes histoires de cœur entraver mon travail.

- Ça ne m'étonne pas de toi! Tu veux toujours être parfaite en tout», lui mentionne Pascale.

Le rangement sans faille du logis en est l'exemple parfait : Aatsonta aime tout contrôler. Elle attend encore des nouvelles de son Français et a du mal à ne plus en parler, une fois sur sa lancée. Elle ne possède qu'une seule photo de lui, déjà encadrée, prise au moment où plusieurs spécialistes de l'art sont attablés à un restaurant chic de Paris. Les amants sont côte à côte, souriants et insouciants.

« Je devrais la déposer là, tu penses ?, demande Aatsonta en pointant le dessus du foyer.

- Pas question! Je ne veux pas de la photo de cet homme sans-cœur près de celle de ma propre famille! »

En observant d'un air mélancolique le cliché pris à Paris, Aatsonta fait un récit émouvant qui lui brise le cœur. «Et il y a autre chose, Pascale. Lors du colloque, je logeais dans un hôtel dans le centre de la ville. Moi et le Français avons partagé la même chambre dès la deuxième nuit. Il avait insisté pour une suite au dernier étage de l'immeuble.» Pascale roule des yeux, mais Aatsonta continue sans lui prêter attention. «Je suppose que je ne devrais pas t'avouer que c'est moi qui ai payé facture. En entendant cela, Pascale se choque : « Mais enfin! Je ne te reconnais pas. Es-tu vraiment si naïve, au fond? Tu es une femme si brillante! Comment as-tu pu te laisser avoir si bêtement?! » Aatsonta ignore le commentaire. Elle ne sait pas quoi répondre de toute façon : elle ne se comprend pas elle-même. «N'est-ce pas cela, être amoureux?», pense-t-elle.

«Un matin, le dernier avant mon retour au Québec, nous déjeunions dans la chambre, poursuit Aatsonta. En face de l'hôtel, une femme sort sur son balcon, vêtue d'une robe de soirée rouge. C'était une très étrange et sublime à la fois. Elle est demeurée là plusieurs minutes, le tissu de son vêtement fouetté par le vent. J'ai eu un drôle de pressentiment.

Puis, je me suis alarmée de la voir toujours perchée là. J'en suis venue à croire qu'elle songeait à se jeter en bas de l'édifice. J'ai averti Hector, mais il a dit que j'affabulais et que cette femme est probablement une folle. Quand j'y repense, il a manqué de sensibilité. Moi, j'étais tétanisée par la peur. Je suis sortie sur son balcon. J'ai fait des signes de la main et j'ai crié pour que la femme m'entende. Elle est retournée précipitamment à l'intérieur et je ne l'ai plus revue. Je crois vraiment que mes présomptions étaient fondées. Je pense que j'ai empêché un suicide. Quand je suis retournée à l'intérieur, Hector m'a dit que j'étais toute blanche.» Les deux femmes demeurent coites un instant. «J'ai demandé à Hector comment on pouvait en arriver à vouloir s'enlever la vie. Il avait l'air si exaspéré de ma question!»

Aatsonta rive son regard troublé dans celui de son amie. « Tu sais, Pascale, pendant mon séjour à Paris, j'ai été parfaitement heureuse,

possiblement pour la dernière fois de ma vie... Je ne voudrais pas en arriver au désespoir de cette femme, alors j'ai besoin de toi. Promets-moi que j'aurai toujours ma place dans ta vie... jusqu'à ma mort.»

Après le départ de Pascale, Aatsonta retourne seule dans son jardin, il n'y a que là qu'elle se sent en paix avec elle-même. Reconnectée à la Nature.

AATHA
Protection de la terre

Septembre 2009

Ouverte d'esprit, Aata jongle avec les idées avec la même aisance qu'elle exécute les positions de yoga parfois savantes qu'elle impose à ses élèves. Elle se nourrit de lectures hétéroclites qui, elle en est absolument convaincue, élèvent son âme. « Vitalité » est sans doute le mot qui la décrit le mieux. Son corps souple s'harmonise avec son caractère vif, en accord avec les préceptes zen. Les deux resplendissent. Les élèves de Aata lui expriment souvent leurs doutes quant à l'atteinte d'un si haut degré de perfection. Là est peut-être leur premier faux pas...

De manière plus ou moins régulière, Valérie Gascon-Brière se rend à ces cours de yoga. Aata, vingt-huit ans, entretient une profonde admiration pour Valérie et s'est fait une amie de cette conceptrice de jeux vidéo. Ensemble, elles ont des conversations longues et animées, sur tout, sur rien.

On est samedi, en septembre, ce mois doux et âpre à la fois. En ce début de fin de semaine, Aata orchestre sa « danse des nymphes », comme elle se plaît à l'appeler. Devant une dizaine d'élèves, toutes des femmes, elle s'extraie du monde matériel. Elle pénètre dans un univers fantasmé, là où éclot le fondement de sa pensée.

Ses mouvements prompts, sans faute, impressionnent les femmes de tous les âges qui l'observent méticuleusement. « Ne me regardez pas autant! Pensez à vous, à ce que vous faites. Et ressentez ! », leur répète-t-elle souvent. Il lui arrive de se décourager en voyant leurs airs démoralisés. Cependant, comme le constatent ses élèves, Aata possède un calme et une bonne humeur contagieux. Elle observe Valérie qui fait des progrès remarquables depuis son retour demeuré incertain. En effet, sa mère, de qui elle a été très proche, est décédée d'un cancer fulgurant.

Peu à peu, Valérie reprend de son entrain, presque envolé avec la disparue. À ses funérailles, Aata a été happée par l'immense tristesse qui avait presque englouti son amie et elle a cru au pire pour cette âme

vacillante. Heureusement, Valérie a su garder la tête haute et ses efforts commencent à payer... malgré quelques points à améliorer. « Valérie, étire le bras gauche. Encore plus... », l'apostrophe Aata de loin. Elle lit tout de suite l'air d'impatience sur le visage de son élève. Toutes poursuivent néanmoins les cours, stimulées par l'idée d'être en forme pour l'été suivant.

Bien sûr, Valérie n'est pas la seule à qui Aata donne des ordres. D'autres montrent encore moins d'aptitude qu'elle et, de fois en fois, répètent aveuglément les mêmes erreurs. C'est à se demander ce qu'elles font, complètement absentes... Aata doit par moment se concentrer pour ne pas s'esclaffer, ce qu'elle ne s'autorise pas à faire. Des femmes plus rondes, auxquelles n'appartient pas Valérie, malgré les critiques dont elle s'affuble, ont plus de mal à copier certains gestes.

Le soleil inonde de sa chaleur et de sa luminosité la salle recouverte d'un tapis beige. Les matelas multicolores des participantes complètent le décor. Le cours se donne à l'étage supérieur de la demeure d'Aata, un loft tendance. On y accède par un escalier en colimaçon situé à l'arrière. Aata passe entre les rangées de ses élèves, les corrigeant gentiment dans leurs positions. Elle a insisté pour que Valérie se représente aux séances le plus tôt possible après la disparation qui l'a bouleversée. Valérie a quand même eu du mal à assister à tous les cours.

Mus par les pales du ventilateur au plafond, les cheveux fins en queue de cheval d'Aata se balancent. L'air virevoltant apaise sa peau. « Et respirez ! », leur suggère-t-elle, une fois de plus. « Eh bien, voilà! C'est tout pour cette semaine, mesdames! N'oubliez pas de boire beaucoup d'eau! » Quelques-unes des femmes s'empressent d'aller chercher leur chéquier pour payer Aata, malgré le peu de résultats auxquels arrivent certaines d'entre elles. Pour d'autres, la transaction se fait en argent. Ce petit pécule, Aata l'engouffre dans sa jarre rouge en forme d'éléphant qui lève sa trompe en signe de bienvenue.

Après ses années de disette, Aata peut désormais s'offrir une existence confortable. Si elle ne fait pas de miracles, elle peut se féliciter de contribuer au bien-être de plusieurs femmes, et parfois d'hommes,

même si elle sait qu'ils préfèrent les salles d'entraînement à la lascivité des mouvements du yoga. «Un préjugé de plus!», pense Aata.

À sa grande surprise, Valérie se tient derrière elle, coite. L'élève reste sans bouger, dans ses vêtements de sport roses et noirs. L'espace d'un instant, Aata ne comprend pas et se demande ce qu'elle fait encore là. « Oh, que je suis bête! », s'exclame-t-elle en se frappant le front. Elle avait oublié qu'elle a rendez-vous avec son amie, comme souvent après la classe. Ce sera leur première rencontre depuis plusieurs mois. À cette occasion, Aata laisse Valérie utiliser sa douche personnelle, puis elles sortent prendre un café. Aata ne s'en autorise jamais en d'autres occasions, soucieuse des effets de la caféine sur elle.

Après que l'eau les ait comme purifiées toutes les deux, elles franchissent à pied, beau temps mauvais temps, les quelques rues qui les séparent du lieu de rencontre le plus couru du quartier. Wendaké s'organise en lignes titubantes, formant un tout illogique, où il est facile de se perdre ; les maisons à deux étages se ressemblent toutes. Le café a conservé des allures de l'ancien entrepôt d'autrefois. Il y règne un effluve épais de friture que s'empresse de faire disparaître le gérant et propriétaire en aérant. Il a ouvert la porte malgré l'air frais, les deux femmes en émergent. Elles prennent place près de ce qui ressemble à une entrée de garage, permettant de créer une terrasse en été. Aata est dégoûtée par l'odeur puissante. « Désolé, les filles, dit le gérant. Nous avons une nouvelle friteuse et nous devons encore faire quelques essais. »

Aata s'est emmitouflée dans un chandail de laine blanche au col démesurément charnu, alors que Valérie arbore une veste grise tirant sur le noir. Le yin et le yang se complètent. « J'avais si hâte de te parler ! Je ne sais pas ce qui m'a pris plus tôt de t'avoir presque oubliée! J'ai fait une foule de découvertes, ces jours-ci ! », commence Aata. Valérie baisse les yeux et son amie comprend que, depuis le départ de sa mère, sa curiosité n'est plus entretenue par le même feu ardent. Elle reprend plus doucement.

À ces paroles, Valérie sourit. Aata a cette capacité d'hypnotiser par sa passion et son charisme, d'absorber les gens par ses propos. Aata, comme toujours, est affamée de connaissances. La lumière qu'elle déniche

dans ses lectures éclaire ses pensées et stimule son quotidien. Son cerveau, comme un d'athlète au repos en manque d'adrénaline, veut recevoir à nouveau sa dose. Aata est en route vers un ailleurs fertile et souhaite entraîner Valérie dans son sillage.

Aata sait que, depuis que le malheur s'est abattu sur Valérie, l'être tout entier de son amie cherche à se recentrer. Il lui faut trouver à nouveau la balance propre à chaque journée et reprendre contact avec toutes les possibilités que lui offrent son corps et son esprit, pense Aata. Quelque chose, elle ignore encore quoi, sera la nouvelle clé de voûte de l'âme de Valérie et elle lui apparaîtra alors qu'elle s'y attend le moins.

Tout en discutant, Valérie sort son calepin et son stylo de son sac à main, ses instruments de création qu'elle n'utilise plus jamais. «Il faudrait que je me remette à écrire», fait-elle d'un air piteux. Distraitement, elle relit la dernière note qu'elle y a placée. «Tiens, comme c'est étrange : je ne me comprends plus du tout! Les informations datent d'il y a au moins un an». Elle hésite. «Je ne sais pas, on dirait qu'un pan tout entier de ma vie est disparu.» Comme prise d'angoisse, elle referme le calepin dans un geste agité. La caféine n'y est pour rien, seule son âme troublée. Constatant l'émotion de Valérie, Aata change de sujet. «Plus tard», pense-t-elle.

De retour chez elle, Aata espère qu'un poids est finalement tombé des épaules de Valérie et que la discussion de cette semaine l'a délivrée encore un peu plus. Peut-être que, comme elle, Valérie parviendra à retrouver l'équilibre, avec l'aide du temps et de la gravité terrestre.

NEQUIERAHA
Le temps du temps

Août 2008

La tante Germaine se gare devant la maison de Wendaké en coup de vent. Son vieil engin, une Lada vert bouteille, frappe les poubelles qui attendent d'être mises à la rue. Ses vêtements au large fleuri sont aussi flamboyants que son arrivée. Elle salue son hôte de sa voix forte et autoritaire, avec un lot impressionnant de sacres et d'expressions incongrues. C'est Wahowen qui reçoit, mère dans la jeune quarantaine, toujours fascinée par sa tante fanfaronne. Avec Germaine, elle est servie.

« C'tes poubelles étaient mal situées en prêtre-nu-tête, Wahowen, j'me prive pas de t'le dire ! Et c'est pas toutte, en tournant le coin d'la rue, y'en a un qui a passé proche de s'faire modifier 'e jambes ! Ça sait pas marcher, l'monde, c'pas mêlant ! J'ai mis l'*brake chain*, mais ç'a passé proche. En tout cas, on parle pas d'ça ! Pis vous aut' ?

- Bonjour, matante », répond Wahowen, déjà complètement ébranlée.

Germaine Mathieu est la cousine de la mère de Wahowen, distancées en âge par plusieurs années. C'est aussi une grande et grosse dame, un monument qui ne passe pas inaperçu. Germaine ne s'était pas manifestée auprès des membres de sa famille depuis un moment, mais leur avait téléphoné la semaine précédente et avait demandé à les voir. Malgré ses soixante-dix-neuf ans bien sonnés, la tante Germaine regorge d'énergie, plus dynamique que les deux jeunes de Wahowen mis ensemble. La tante vit dans un foyer depuis environ dix ans et elle incarne le centre d'attraction de la place. Elle ne se retrouve presque jamais seule, participe à toutes les activités avec vigueur et...très peu de tact. Germaine est reconnue pour sa langue bien pendue, ce qui lui cause souvent des ennuis.

« Bon, Wahowen, qu'est-ce que tu m'serres ? Une pop, t'en as-tu ?

- Euh... une quoi ?

- Quoi, tu sais pas c'que c'est, une pop ? Fis-toi au bruit qu'ça fait,

voyons ! "Pop !", une liqueur, ma vieille, une liqueur !, répond Germaine brusquement.

- Ah ! Oui, j'en ai... je reviens », dit la nièce, toujours aussi confuse.

Bien que sa petite-nièce se trouve dans la cuisine, la tante Germaine continue de parler et crie pour se faire entendre.

« J'vois que la maison est en beau bois d'arbre ! C'est toi qui l'as construite, pas vrai? C't'une maison construite dehors, en plus de d'ça !

- Ben, c'est juste que... »

Wahowen ne termine pas sa phrase, subjuguée, mais ne se laisse pas décontenancer et élève la voix à son tour.

« Germaine, vous allez souvent vous baigner ? Je suppose qu'il y a une piscine, dans votre centre ?

- Ah, ma chère, j'ai tout simplement jamais osé m'montrer en maillot d'bain. J'ai reçu une éducation religieuse, com' tu sais. Et laisse-moi t'dire qu'en ce temps-là, les sœurs allaient pas d'main morte, pour nous dire nos quat' vérités ! »

Soudain, les enfants déboulent les marches et martèlent le bois craquant, tant et si bien qu'ils paraissent s'être concertés au premier étage pour faire une arrivée grandiose. Ils n'avaient cependant pas prévu entrer en collision avec leur mère, les bras chargés des rafraîchissements. Le choc la projette sur le sol, les boissons gazeuses et jus aux fruits revolent dans tous les sens. Tout est mouillé et deviendra collant. Une séance de ménage désagréable s'annonce. Les excuses des enfants fusent de partout.

« Mais bon Dieu, Wahowen, contrôle ta vermine! Ç'as-tu du bon sen', les laisser courir com' des chèvres dans un *pâturÂge* ?! C'est la peste bubonique en personne, ces morveux-là!

- On n'a pas fait *essprès*, c'était un *assident*!, sanglote Fanny, qui n'arrive pas à prononcer les « x ».

- Mais oui, ma puce, je le sais. Ne t'en fais pas », répond la mère en

lançant un regard assassin vers Germaine.

Germaine a ce côté obsessif que sa famille lui pardonne d'ordinaire. Cette ancienne femme de ménage peut effrayer, quand il est question de discipline et de nettoyage. Elle-même est bien consciente de son trouble maladif, qui s'est accentué avec la mort tragique de son conjoint, il y a longtemps de cela.

Malgré son éducation très religieuse, la tante Germaine a eu une vie de célibataire prolongée qui ne cadrait pas avec la norme de son époque. Dans sa jeunesse, elle a aimé butiner à gauche et à droite, a vécu de manière débridée, les poches perpétuellement vides et le cœur battant au rythme de ses aventures. Elle raconte volontiers qu'elle a connu Jack Kerouac. Dans les années soixante, elle a fait la connaissance de son amoureux, Arnold, un Allemand de l'Est, un laveur de vitres des gratte-ciels de Montréal qui poussaient alors comme des champignons. Malgré leur grand coup de foudre, ils ne se sont jamais mariés et n'ont pas eu d'enfant, mais ont bâti un amour solide. Ils ont filé le parfait bonheur une dizaine d'années, jusqu'à ce que l'Allemand trouve la mort dans un accident de travail : le conjoint de Germaine a basculé de sa plateforme et la chute l'a tué sur le coup.

Germaine a presque perdu la tête, inconsolable de cette immense disparition. Elle a infiniment pleuré son amoureux, qui était demeuré au Québec pour elle seule. Son air de désarroi n'a plus eu d'égal que son aplomb qu'elle déployait comme un bouclier muni d'épines. Avec le courage qui lui restait, elle a tenu bon comme elle pouvait. Autrefois très belle, elle a vieilli abruptement, gagnée par l'amertume.

Elle a continué son emploi de femme de ménage et y a trouvé refuge en s'appliquant avec excès pour ignorer sa douleur. Elle vivait dans le dénuement, puisque son amoureux et elle n'avaient jamais cru utile d'économiser, n'a pas reçu d'argent d'assurances non plus, vu qu'Arnold n'était pas un travailleur légal. Grâce à l'aide de quelques proches, elle a commencé tard à épargner pour ses vieux jours. Un peu acariâtre et un peu folle, peu de gens prennent encore soin d'elle, sauf s'ils sont payés pour le faire.

En voyant l'air ahuri de Wahowen par son excès de flegme, la tante Germaine entreprend de se calmer les nerfs. Elle se lève précipitamment et empoigne son sac à main pour en sortir ses cigarettes, une habitude dont elle n'a pas pu se défaire depuis l'adolescence. Son rouleau de tabac déjà en bouche, elle annonce : « L'beau temps s'claire! J'pense ben qu'j'vas aller en fumer une *dewors* ! Enwoye, mets tes godasses, Wahowen, on va aller profiter d'l'air frais, un peu. » La nièce obéit.

Aussitôt dehors, la tante Germaine allume sa cigarette avec un briquet de Marineland, sachant bien qu'elle a dépassé les bornes, quelques instants plus tôt. La tante Germaine se rend compte toujours trop tard qu'elle a ajouté un mot de trop. Elle le comprend par le regard enflammé des autres. C'est une routine avec laquelle elle est familière : elle franchit les limites, s'en mord les doigts, puis passe le reste de la journée à se morfondre. Chacune de ses remarques cinglantes se termine en un festival de l'excès en caféine et en nicotine, ce qui nuit à sa santé, même si elle apparaît à ses médecins comme un véritable phénomène médical.

La nervosité déclenche aussi en elle sa manie de parler aux végétaux. Ne démontrant que très peu d'affection pour les humains ou les animaux, trop sales, Germaine s'en remet aux plantes, les seuls organismes vivants qui ne l'embêtent jamais. Puisque Wahowen se trouve à ses côtés, elle se retient de se confier aux touffes de verdure et aux frêles arbustes, victimes des nuits de plus en plus fraîches, qui jouxtent le patio, où les deux femmes se tiennent. Germaine tente de se calmer, observe le terrain et la plénitude qui s'en dégage.

« Chus désolée, Wahowen, mais, dans des situations stressantes, j'deviens incontrôlable. Y faut dire que, moi, dans mon temps, si j'marchais pas com' y fallait, j'avais droit à une mornifle ou un bat' l'œuf. »

Wahowen prend place dans une chaise. L'herbe des alentours a perdu de son allure jaunâtre et sèche qui a duré pendant une bonne partie de l'été. Germaine demeure debout, malgré l'invitation de Wahowen.

«Je ne t'ai jamais raconté tout ça, ni à personne d'ailleurs. Tu as

sûrement entendu parlé des pensionnats pour les autochtones... Eh bien, je les ai connus, moi, ces fameux pensionnats. C'est d'ailleurs à cette époque que les bonnes sœurs m'ont rebaptisée. On dirait qu'à partir de ce moment, j'ai tout refoulé. Tout. Notre culture, notre langue. JE suis devenue plus québécoise que les Québécois. Depuis ce temps, Nequiehara n'est plus. Oui, ils ont bien fait leur travail... Je ne sais plus être personne d'autre que Germaine maintenant. »

Elles demeurent toutes deux silencieuses pendant un long moment.

« Je m'en suis toujours douté, ma tante. Ne vous en faites pas. Je comprends. Bon, je dois rentrer, annonce Wahowen. J'ai le repas à préparer.

- Fais-nous des *soucisses* avec de l'*amarinade* et des *artelans rôtis* ou encore, commande du goéland !

- Du goéland, ma tante ?

- Ben oui, tu sais, le poulet frit qui arrive dans des *buckets* de carton !

- Ah... oui... on ne mange pas de ça, ici. Les enfants mangent déjà suffisamment mal, quand on ne les regarde pas faire.

- Allons, il faut bien leur laisser un peu de liberté... »

Germaine s'arrête net, craignant d'être à nouveau déplaisante, telle une enfant qui ne possède pas encore une bonne qualité de jugement. Elle assène un petit coup sur les fesses de la mère de famille en concluant le tout d'une « *Enwaye* en haut! », qui se veut une manière maladroite de l'encourager.

Germaine passe les instants suivants à arpenter le terrain. Seule, elle peut enfin parler aux plantes. Les deux enfants l'observent depuis la chambre d'Akian, au premier étage. Ils s'esclaffent, un peu par vengeance, mais aussi parce qu'ils ne comprennent pas cette âme troublée. Germaine, dans des vêtements autant colorés que les parterres, se penche vers cette nature éternellement silencieuse qui ne risque pas de répéter les confidences et les secrets qu'elle leur livre.

Germaine pense à son amour mort qui la hante comme une ombre. Les années n'ont pas pu le lui faire oublier. Jour après jour, elle doit puiser loin au fond d'elle-même pour trouver la force de continuer à vivre. Souvent, elle songe aux lectures qu'elle faisait pendant sa période hippie alors qu'elle habitait dans une commune. Oui, elle devrait parler de livres pour bien paraître auprès de Wahowen et de ses enfants, pense-t-elle, mais elle sait que la bienséance n'a jamais été son point fort. Germaine poursuit ainsi ses ruminations jusqu'à ce que Wahowen l'appelle pour manger.

Malgré ses bonnes intentions, le cirque de Germaine, une fois tout le monde attablé, se poursuit. Elle fait au moins rire les enfants, surtout avec ce flot continu de régionalismes farfelus. La tante peut difficilement faire une phrase sans en intégrer, ce qui amuse Akian jusqu'aux larmes. Lorsqu'il voit que Germaine se sert une tranche de pain, il lui offre le beurre. Elle rétorque, sur un ton chantant : « Une toast pas d'beurre, ça goûte le *ruber* ! ». En désignant son ventre arrondi par la malbouffe, elle ajoute que son « belley » aime bien le gras.

Les rires qui jaillissent pendant le repas donnent raison à Wahowen d'avoir invité Germaine. Les enfants continueront d'user les expressions entendues ce jour-là en piaffant de plaisir. Personne ne se doute alors qu'ils ne reverraient jamais plus Germaine, morte quelques mois plus tard. Ils ont dit à leur mère, en apprenant la nouvelle, qu'ils auraient aimé la connaître davantage.

Nequieraha avait stipulé dans son testament d'être inhumée en wendate afin que son esprit protège les siens, au-delà des saisons et des années.

Postface

Mes inspirations

J'ai pour inspirations deux femmes. D'abord, un écho venu du Moyen âge, celui de Christine de Pisan, cette féministe avant l'heure. Ensuite, celle de la poétesse huronne-wendate Éléonore Sioui, une sage et une créatrice qui a porté les valeurs de son peuple, l'a guidé malgré le doute. Ces deux voix se rejoignent, en moi et au-delà des âges.

C'est donc sous la double aura de *La cité des dames*, une galerie de portraits au féminin écrit entre 1404 et 1405, ainsi que d'*Andatha*, un recueil de poèmes datant de 1985, que s'inscrit ce recueil de portraits, qui met à son tour en avant plan des personnages de femmes, d'origine autochtone et qui vivent à Wendaké. Sous la plume de ces deux grandes dames, une volonté de rassemblement, une conscience du communautaire prend vie.

Le présent ouvrage s'inspire deux de deux cités : celle «bâtie» par Christine de Pisan afin de chanter la gloire des femmes, à une époque où font peu de cas d'elles, et celle d'Éléonore Sioui, l'«Andatha», ce qui signifie village dans sa langue natale, qui souhaite rassembler les peuples autochtones de l'Amérique du Nord et faire entendre leur voix. Les titres (aussi les prénoms de mes héroïnes) sont en huron-wendat et proviennent du recueil de Sioui. Ces deux projets m'ont inspirée. À mon tour, je souhaitais présenter un métissage de personnages ainsi qu'un métissage littéraire.

Les deux œuvres

La cité des dames, écrit par Christine de Pisan, n'est ni tout à fait un roman ni tout à fait une encyclopédie. Le livre consiste en un amalgame de courts chapitres, chacun présentant un personnage féminin. Une sorte de

compilation de petites biographies, en somme. Ces femmes peuvent être tout aussi bien fictives que réelles, tant des figures de la mythologie, que des saintes ou des personnages historiques. Toutes ont un don particulier et plusieurs sont des artistes. L'ouvrage, écrit entre 1404 et 1405, se veut un hymne à la gloire des femmes : elles ont, surtout à l'époque du Moyen âge, bien besoin d'être défendues puisqu'on dénigrait volontiers toute figure féminine un peu différente, en plus de réproucher qu'elles s'éduquent.

Le texte original, écrit il y a pas moins de six siècles, est en moyen français ; l'ancêtre, pour ainsi dire, du français actuel, mais il existe une édition dans un français contemporain. Christine de Pisan avait rédigé cet ouvrage, exaspérée par les arguments misogynes dans la plupart des livres qu'elle lisait. Dans son introduction, elle note : « Philosophes, poètes et moralistes – et la liste en serait longue –, tous semblent parler d'une même voix pour conclure que la femme est foncièrement mauvaise et portée au vice ». Certes, ces remarques sont dures, mais il n'est pas aisé d'être née femme, même aujourd'hui...

Quant à *Andatha*, c'est le chant d'une intellectuelle huronne-wendate, la première à posséder un doctorat. Éléonore Sioui se laisse guider, envahir par la Nature, par le Grand Manitou, cet esprit bienfaisant qui place sous sa gouverne tous les êtres et toutes les choses. Dans ce livre, Sioui retrace les traditions millénaires et ancestrales de sa communauté, guidée par les forces de la nature, très liée à son écriture, ainsi que les émotions qui l'habitent, à l'heure où le monde en entier porte une attention anémique à la crise environnementale ainsi qu'aux autochtones.

Le mode de fonctionnement des Amérindiens repose sur un équilibre fragile entre humains et nature ainsi que sur des valeurs matricielles et matrilineaires, voire matriarcale, et une pensée circulaire qui n'ont plus court dans un Occident dit en perte de repères. Ces peuples déchus offrent pourtant des pistes de solution quant aux lourds questionnements sociaux et environnementaux actuels. Ainsi, Éléonore Sioui présente une nouvelle forme de militantisme qui est assimilée à la prise de parole littéraire et qui permet une affirmation d'une voix féminine lucide et écologiste. Il en résulte une manière de revendiquer qui s'imbrique au discours de la

poétesse. Il faut lui dire merci.

Notes de l'auteur

Par souci d'exactitude et de transparence, voici quelques informations au sujet des différents emprunts :

Les poèmes ainsi que la plupart des prénoms proviennent du recueil *Andatha* :

Éléonore Sioui. *Andatha*, Éditions Hyperborées, Val d'Or, 1985.

La citation en exergue, traduite du moyen français, est issue de cet ouvrage :

Christine de Pisan. *La cité des dames*, édition de Thérèse Moreau et Éric Hicks, Paris, Stock, 1986.

La «Légende huronne de la création du monde» dans «Rhéauna» est inspirée de ce document : http://www.ville.montreal.qc.ca/jardin/jeunes/naturaliste/ami_adawa/mythe